L'heureux Esclave.

NOUVELLE.



Imprimé à COLOGNE,
Et se vend à Londres, chez Mrs. Jaques Magnes & Richard Bentley à la Poste de Russell-street au Covent-Jardin. 1677.


Collegium Iesu Cantabrigiense
1700



A Monſeigneur

Le Comte d'OSSORY,
Baron de MOOR-PARK,
Conſeillier du Roy en ſon
Conſeil-Privé, Chevalier de
l'Ordre de la Jarretiere,&c.

Monſeigneur,

IL ne manquoit plus à la fortune de cét heureux Eſclave, que de tomber entre les mains d'un auſſi genereux Patron que

vous. Pour moy, qui m'estois chargé du soin, de luy en trouver un, j'ay bien voulu, le luy donner tel, qu'il eust à se loüer tout à fait de mon choix. Et en verité à qui pouvois-je m'adresser plus justement, pour faire ce present, qu'a un Seigneur, qui par ses rares Qualitez aussi bien que par sa Naissance, s'acquiert tous les jours des Esclaves & des Creatures. Il n'est pas necessaire, pour estre instruit, de ce que je dis, de Vous estudier

dier dans le particulier, ni d'eſcouter les teſmoinages publics qu'on en rend dans tout ce Royaume: Le bruit de voſtre Gloire va plus loin que de l'Angleterre; il n'eſt Cour dans l'Europe, où il n'ait penetré, pour vous attirer le cœur & l'admiration des honneſtes gens. Mais, Monſeigneur, pour ſçavoir plus parfaitement, quel eſt voſtre Merite, il n'y a, qu'a conſiderer l'eſtime particuliere, qu'a toûjours eu pour vous le plus grand & le

plus esclairé de tous les Monarques : Le choix qu'il a fait de vostre Personne pour les principaux Employs de Guerre & pour les plus importantes negotiations de Paix ; & le fonds qu'il fait tous les jours sur vostre penetration & sur vostre capacité dans son Conseil. Ce seroit icy, Monseigneur, le bel endroit, pour m'estendre sur vos loüanges, si mon encens estoit d'un prix proportionné à un si grand sujet ; mais l'entreprise est trop

trop vaste & trop difficile pour un Autheur comme moy ; & vostre Gloire est si bien en sureté dans l'estime universelle, qu'a pour vous toute la Terre, qu'elle n'a pas besoin de nouveaux Eloges. Il vaut mieux, que je songe à vostre plaisir. L'heureux Esclave à impatience de vous entretenir de ses avantures. Ce sera dans vos heures de loysir & de delassement ; & si son bonheur va jusqu'a ne vous pas déplaire, je le tiens

plus

plus heureux, qu'avec toutes les bonnes fortunes qu'il a eu en ſa vie. Je ne crois pas, au moins, qu'il puiſſe rien ſouhaitter avec plus de paſſion; ſi ce n'eſt, que celuy, qui à pris la liberté de vous le preſenter, ſe puiſſe dire avec beaucoup de Reſpect,

Monſeignieur,

Voſtre tres-humble &

tres-obeiſſant Serviteur,

S. Bremond.



AVIS.

VOicy un livre qui ne merite pas un avis ; & celuy, que j'y fais, n'eſt pas pour prendre les devans de la Critique. Je ne crois pas, qu'il y ait de bel Eſprit, qui vouluſt exercer la ſienne ſur une Bagatelle, ou j'ay mis peut eſtre moins de tems, qu'il n'en faudroit pour la Critiquer. Mais c'eſt, qu'il a plû à certaines Perſonnes, peu indulgentes pour un Autheur, de faire des hiſtoires

hiſtoires ſur mes hiſtoires mê-
mes, & d'eſtendre mon ima-
gination, juſqu'a des conje-
ctures, dont je n'ay jamais
eſté capable. Il ſeroit aſſez
aiſé de m'en juſtifier, ſi l'on le
ſouhaittoit; mais je crois que
mon procedé la aſſez fait: &
dedier un livre a un des pre-
miers Seigneurs d'Angleterre,
& y mettre mon nom, n'eſtoit
pas pour me faire des enne-
mys, & pour me perdre. J'ay
bien fait des fautes en ma vie,
mais jamais de cette nature.
Je declare donc au Public, &
ſur tout à ceux, qui ſe meſlent
de penetrer dans les intenti-
ons d'autruy, que ſous le ſens
litteral de mes hiſtoriettes, il
n'y a point de ſens allego-
rique

rique caché ; que parlant du Turc & de l'Afrique, je n'ay point mes idées en Europe, ni ſur aucune autre Nation ; & qu'on me fera penſer tout autre choſe, que je ne penſe, ſi l'on me fait dire tout autre choſe, que je ne dis. Si les intrigues, ou les avantures, que j'écris, ont de la conformité avec quelques unes de noſtre tems, je n'en ſuis pas reſponſable : C'eſt la faute du hazard, & non pas la mienne. Il ſe paſſe aujour-d'huy tant de galanteries dans le monde : il y a tant de gens qui aiment que quoyque l'amour ait une infinité de routes il eſt difficile qu'on ne ſe rencontre pas quelque fois. S'il ne falloit

écrire

écrire que des choſes rares & extraordinaires on ſeroit bien tôt êpuiſé. Je ſupplie ſeulement le lecteur de me rendre quelque juſtice la deſſus & de ne payer pas d'ingratitude les preſens que je luy fais *de mes Bagatelles*. Celle-cy ſera ſuivie d'une ſeconde partie, ou l'hiſtoire de *Laura* qui en fera le Principal, ſera quelque choſe d'aſſez galant & vaudra bien celle de la *Sultane*.

L'heu-



L'heureux Esclave.

NOUVELLE.

L'Afrique passoit depuis quelques siecles pour une Partie du Monde, ou les gens estoient aussi cruels & aussi farouches, que les Lyons & les Tygres dont Elle est remplye: Mais depuis les descouvertes amoureuses qu'on y a fait, il a bien paru, que l'Amour est de tout Pays; & que la Barbarie même n'a de barbare, que le nom voicy une Galanterie qui en sort, & qui pourra justifier, ce que je dis, & les nouvelles qu'on en à rapportées.

Le Comte Alexandre jeune Seigneur Romain fort conſiderable par les biens de la fortune, mais encore plus par ſa naiſſance & les qualitez de ſon eſprit, eſtoit à peine entré dans le monde, qu'il ſe vit preſsé par ſes Parens de ſe marier. C'eſtoit un jeune Cavalier bien-fait, qui avoit de l'eſprit, comme ceux de l'ancienne Rome & l'ame aux plaiſirs, comme ceux de la nouvelle; fort volontaire de ſon humeur, ne ſuivant en toutes choſes que ſon panchant & ſon caprice: Pour le mariage de l'avis des honneſtes gens, qu'il ne falloit s'y embarquer que le plus tard qu'on pouvoit. Le pauvre meuble, diſoit il, qu'une femme? j'en prens a teſmoin la plus part de ces meſſieurs les mariez; & ſur tout dans ce tems, qu'il ſemble, qu'on ne ſe marie, que pour les autres. Il tiroit ces conſequences,

autant

autant ſur ſon experience propre, que ſur l'exemple d'autruy : Car eſtant jeune, bienfait & riche, qualitez plus que ſuffiſantes, pour ne manquer pas de bonne fortune, auprez d'un ſexe aujourd'huy fort ſuſceptible, il avoit trouvé aſſez dequoy ſe divertir ; & il n'avoit pas envie, qu'on luy rendiſt, ce qu'il avoit preſté aux autres.

Cependant les intereſts de famille, qui empoiſonnent ſouvent, ce qu'il y a de plus doux dans la vie, obligeant les plus honneſtes gens à faire comme les autres, le jeune Romain aima mieux, pour ſe delivrer de l'importunité de ſes parens, quitter les plaiſirs de Rome, & aller faire un voyage, que de s'aſſujettir à une loy ſi contraire a ſes ſentimens & a ſa liberté qu'il aimoit preferablement à toutes choſes. Il fit con-

fidance de ſon deſſein à un Valet de Chambre, qui le ſervoit depuis long temps, & qui eſtant un garçon d'eſprit, eut bien tôt mis ordre à tout ce qu'il leur falloit.

La belle Saiſon eſtoit venuë; le temps eſtoit fort propre pour les voyages, & un beau jour, ſans prendre congé de perſonne, il part de Rome avec ce ſeul Valet, & ſe vient embarquer a Civitta Vechia, ſur une Felouque qu'il prit exprez pour luy. Son deſſein eſtoit de voir, ce qu'il y avoit de plus belles cours dans l'Europe, & de commencer par celle d'Eſpagne; mais il y a des gens, ſur qui la Fortune prend un tel empire, qu'il ſemble qu'elle ſoit jalouſe, de tout ce qu'ils projettent, ſans la conſulter. Elle preparoit au Comte Alexandre, qui n'avoit envie de voir que l'Europe, une promenade en Afrique;

& Tunis estoit marqué parmy les villes qu'il devoit voir dans son voyage. Le detour estoit un peu grand ; mais quand la Fortune s'en mesle, il faut, qu'il y ait toujours quelque chose d'extraordinaire, parce qu'on ne la reconnoit qu'a ses excez.

Ce fut dés le quatriéme jour du depart de Civitta-Vechia, que ce jeune Seigneur commença de voir, que sur la mer, ou tous les Elemens sont à craindre, les hommes, ennemys les uns des autres, sont plus à craindre, que les Elemens. Il avoit eu jusques la le plus beau tems du monde ; pas un soufle de vent contraire : ses Battelliers avoient ramé, tant qu'il avoit voulu, & il se felicitoit dêja luy même sur le bonheur de son voyage.

La coste d'Italie est un peu dangereuse, & sur tout en esté, il

n'y fait pas ſeur. Elle eſt ſujette à l'abbord de certains Peuples du midy, qui n'ont point d'autre commerce, que celuy de voler, & dans les beaux jours, le Trafic de ces ſortes de Marchands eſt ſi grand, que, qui n'eſt pas ſur la deffenſive, eſt bienheureux s'il eſchappe de leurs mains. On voit bien, que c'eſt des Corſaires de Barbarie, que je veux parler. Le Comte Alexandre, qui ne croyoit pas d'eſtre ſorty de Rome, pour eſtre mené en Triomphe à Tunis, ſe vit, à la pointe du jour, ſalvé par un Briganin de cette nation la. Les pauvres Battelliers prirent d'abord l'allarme : il ne faut que la veuè d'un ſeul Turban pour les épouvanter ; & à peine les Turcs eurent fait ſur eux une deſcharge de trois ou quatre coups de mouſquet, qu'ils ſe jetterent dans la mer, pour ſe ſauver

à

à la nage à terre. Le Comte Italien demeura avec ſon Valet dans la Felouque : non pas qu'il eſperât, de ſe pouvoir deffendre, contre un tel nombre d'ennemys, il auroit fallu, pour cela, le Bras de Roland, ou les armes enchantées des anciens Amadis. Aujourd-huy tout homme eſt homme, & le ſecret d'enchanter les armes s'eſt perdu comme tant d'autres : mais ne ſçachant pas nager, pour faire comme les Battelliers, & ne haiſſant pas encore la vie, il crut, qu'il valoit encore mieux, eſtre fait Eſclave, que de ſe noyer. Neanmoins pour faire voir à ces Barbares, quel homme il eſtoit, & leur vendre ſa liberté, le plus cher qu'il pourroit ; aprez avoir fait jetter à ſon Valet toutes ſes hardes dans la mer, il luy donna les ordres, de ce qu'il vouloit, qu'il fiſt. Je ne veux pas m'ar-

reſter à deſcrire cette action, quoyqu'elle ait paſſé pour une des plus glorieuſes qu'il y ait jamais eu ſur la mer mediterranée, de deux hommes contre plus de trente, dont il y en eut ſix de mis ſur le carreau, & je ne ſçay combien de bleſſez. Ce fut un combat d'une troupe de Loups contre deux jeunes Lyons, qui ſe deffendirent avec une valeur & une intrepidité qui n'eurent jamais rien d'égal. Il eſt vray, que les Turcs qui les meſnageoient un peu, pour ne perdre pas l'argent de leur rançon, ne ſe ſervirent, du commencement, que de quelques baſtons, mais à la fin la mort & le ſang de leurs Camarades, & la honte d'une ſi longue & ſi opiniaſtre deffenſe de deux temeraires Chreſtiens, contre tant de gens qu'ils eſtoient, leur ayant mis la rage dans l'ame,

l'ame, ils eurent recours au ſabre: Sibien que le Valet ayant eſté tué, & les forces manquant au jeune Comte, pluſtôt que le courage, aprez les bleſſures qu'il avoit receuës & le tems, qu'il combattoit, il fallut ſuccomber, ne pouvant plus lever le bras, pour ſe ſervir de ſon eſpée. Ces ames lâches n'oſoient encore preſque l'abborder ; & ne s'approcherent de luy, que quand ils le virent tomber à la renverſe. Ils le prirent, & le mirent ſur le Brigantin, où ils tâcherent de luy donner tout le ſecours, qu'ils pouvoient, pour luy ſauver la vie, n'ayant pas d'autre marque de victoire, que la priſe d'un ſi vaillant homme, qui leur couſtoit trop, pour s'en devoir faire honneur. Ils le regardoient tous avec admiration, & ne pouvoient comprendre, comment dans une jeu-
neſſe

nesse si tendre, il y pouvoit avoir tant de valeur, & dans un corps, qui paroissoit si delicat, tant de force, pour faire les actions, qu'ils luy avoient vû faire. Comm'ils sont naturellement fort superstitieux, ils crurent effectivement, qu'il y avoit quelque chose de plus que du Naturel dans la Personne de ce jeune homme, ou du moins, que c'estoit la fleur de tous les Chrestiens. Cette Pensée leur servit à supporter plus patiemment leur honteuse victoire; & comm'ils se trouvoient un peu foibles de gens, & qu'ils avoient dêja fait d'autres Prises plus considerables, ils prirent la resolution de s'en retourner à Tunis.

Le tems leur fut favorable, & aprez quelques jours de navigation, ils arriverent a la Goulette; ou s'estant desbarquez, ils mirent le pauvre Comte sur un Cheval,

val, lié, garrotté, comm'un voleur, & le conduisirent à la ville. Quelques uns de ces Barbares, qui avoient dêja pris les devans, semerent un tel bruit de sa valeur & de son courage, qu'ils attirerent non seulement les gens ordinaires, à qui peu de chose donne de la curiosité ; mais les principaux de Tunis, & jusques au Bassa, qui accompagné de plusieurs de ses amys, se vint promener vers les ruines de Cartage, pour voir arriver ce fameux Chrestien. Ils se figuroient tous, que ce devoit estre un homme, dont l'aspect seul devoit faire peur ; mais quelle fut leur surprise ! quand ils virent venir un jeune homme, qui, quoyque pasle & deffait, ne laissoit pas de marquer quelque chose de grand dans sa bonne mine. Il n'y eut personne, qui n'en eust pitié : & le

Bassa,

Baſſa, qui eſtoit l'homme du monde le plus honneſte & le plus genereux, conceut d'abord une telle indignation contre ces Infames, qui menoient de cette cruelle maniere un homme, qui le meritoit ſi peu, qu'il leur commenda de le deſlier ſur le Champ, ou bien qu'ils éprouveroient les derniers effets de ſa colere: Il fut obeï: Il n'y avoit pas à reſiſter a un Seigneur, comme luy, qui aprez le Dey avoit le plus de pouvoir & le plus d'authorité dans le Royaume. Il leur demenda, ce qu'ils vouloient de leur Eſclave; & l'ayant fait conduire dans ſon propre Palais, il leur fit compter cinq cents Piaſtres ou Patacons, qui eſtoit l'argent, qu'ils en avoient demendé.

Le Comte Alexandre, trop heureux d'eſtre tombé entre les mains d'un ſi bon & ſi genereux Patron,

Patron, commença un peu à respirer. On le mit dans un fort bel appartement, où les Chirurgiens du Bassa vinrent visiter ses blessures, qui estant un peu mieux pensées, que sur ce Brigantin, il s'en trouva fort soulagé. Il estoit foible & extremement abbattu, de ce qu'il avoit souffert sur la mer avec ces Barbares, qui, n'ayant pitié de personne, n'avoient pas eu trop de soin de luy: mais pour sa vie, il n'y avoit point de danger. La fieure, qu'il avoit, n'estoit pas grande ; & on esperoit, qu'en peu de jours il seroit remis en bon estat. Le Bassa luy rendoit visite soir & matin ; & ses soins & son empressement redoubloient à mezure qu'il le voyoit d'avantage, & qu'il le connoissoit plus particulierement prenant de jour en jour plus d'estime, & plus d'amitié pour luy.

Mais avant que de passer outre, je crois qu'il ne sera pas hors de propos, pour la curiosité du Lecteur, de dire un mot sur la Personne, la naissance & le caractere de ce Seigneur. Mahomet Bassa-Bey, Pere de Sily Morat & de Mahemet Lapsy les Beys d'aujour-d'huy, estoit fils d'un Renegat de l'Isle de Corse de la maison de Pietro-Sancti, qui par les belles qualitez de sa Personne, autantque par celles de son esprit, estant devenu favory du Dey, ou Roy du Pays, se mesnagea si bien dans les bonnes graces de ce Prince, qu'il fut eslevé aux premieres charges du Royaume, dont il laissa heritier son fils Mahomet. Et sans m'estendre d'avantage sur l'histoire, je diray seulement, que le jeune Mahomet s'estant furieusement brouillé avec le Dey & le Divan, qui

qui autrefois jaloux de l'autho-rité de ſon Pere, auroient voulu diviſer ces deux charges de Baſſa & de Bey, fut à la Porte du Grand Seigneur, d'ou il revint triomphant. Jamais Tunis n'à fleury, comme de ſon tems. C'eſtoit un homme propre à tout, pour les armes, comme pour la galanterie: Qui avoit infinement de l'eſprit, à tout ce qu'il feſoit, brave, honneſte, magnifique plus qu'on ne pouvoit l'eſtre. Il ai-moit les Chreſtiens, & leur feſoit rendre juſtice. Il entretenoit un commerce de civilité avec beau-coup de Princes de l'Europe. Il envoyoit, & recevoit tous les ans des preſens du Grand Duc de Toſcane. Enfin jamais Seigneur de ce Pays la, qui l'ait porté plus beau, & qui ait eu plus de merite & plus de reputation que luy. On peut dire, qu'on voit encore

quelque image de cette ſplandeur en la Perſonne de Mahemet Lapſy ſon fils ; mais non pas de cette maniere. C'eſtoit un homme qui avoit les veritables inclinations d'un Grand Seigneur, comm'il l'eſtoit, & l'ame d'un parfaitement honneſte homme.

Il fut d'abord charmé de l'eſprit admirable du Comte : il goûtoit avec un plaiſir extreme ſa converſation ; & paſſoit quelque fois les trois où quatre heures, aſſis ſur ſon lict, à s'entretenir famillierement avec luy. Ce qui l'eſtonnoit, c'eſtoit, que de quelque choſe, qu'il luy parlât, il le trouvoit ſi ſçavant & ſi eſclairé, qu'il ne pouvoit aſſez l'admirer. Il parloit de luy à tous ſes Amys avec des Eloges & une affection ſi tendre, qu'il luy gaignoit l'eſtime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de Principaux Seigneurs

dans

dans le Royaume, qui le venoient voir, & qui luy fesoient des presens selon la coustume du Pays.

Le Bassa jugeoit bien à tant d'illustres marques, que ce jeune Chrestien fesoit voir, qu'il ne devoit pas estre d'une condition ordinaire : Il n'avoit neanmoins jamais voulu l'interroger sur cela. Il sçavoit seulement, qu'il estoit Italien, & c'estoit tout. Le Comte, non plus que luy, n'avoit jamais osé le luy dire, craignant, que la connoissance de ce qu'il estoit, ne rendist sa liberté plus difficile; mais aprez les graces & les bontez, qu'il recevoit tous les jours de ce Seigneur, il crut, que sans estre ingrat, il ne pouvoit plus se celer a un homme, a qui il estoit plus que redeuable de la vie. Pour cet effet, un jour, qu'il luy eut demendé, s'il n'avoit

 pas

pas des Parens dans son pays, & pour quoy il ne leur écrivoit point; Seigneur, luy dit il, je serois le plus lâche de tous les hommes, si je perdois jamais le souvenir des obligations, que je vous ay ; & il n'y auroit pas un plus malhonneste homme que moy au monde, si quelque crainte, où quelque consideration m'empechoient de vous rendre, ce que je vous dois. Je vous avoueray, & j'espere, que vous me le pardonnerez, que j'ay fait difficulté, de me faire connoiltre tout a fait à vous, de peur, que ma captivité n'en fust plus dure, & qu'on n'en mist ma liberté à plus haut Prix. Mais aprez ce que je vois tous les jours; aprez, Seigneur, tant de generosité & tant de bonté dont vous me comblez, je ne puis me deffendre, pour que vous ne perdiez pas les droits, que

vous avez ſur un Eſclave, comme moy, de vous declarer, que je ſuis de Qualité, & d'une des plus illuſtres familles de Rome: Que mon nom eſt le Comte Alexandre, & que ſi vous me rendez jamais la liberté, je vous dois payer ma Rançon avec toute la reconnoiſſance des bienfaits, que j'ay receu de vous. Le Baſſa ſe prit à rire, & l'embraſſant avec beaucoup de tendreſſe, Alexandre, luy dit il, la connoiſſance que vous me donnez, de ce que vous eſtes, ne rendra pas vôtre condition pire, qu'elle n'eſt. Je ne ſuis point marchand d'Eſclave; je ne vous ay pas acheptè, pour vous revendre. Vous eſtes libre: vous vivrez avec moy & dans ce pays, comme ſi vous eſtiez dans le vôtre avec un de vos amys; & ſi je vous y retiens un peu plus long tems, que peut être vous ne ſou-

hait-

haitteriez, ce ſera parce que j'au-ray bien de la peine, de me ſepa-rer d'un homme, pour qui j'ay beaucoup d'eſtime & beaucoup d'affection. Aprez ces paroles il luy en dit encore d'autres toutes pleines d'amitié, & qui cauſerent une ſi ſenſible joye dans l'ame du jeune Comte, qu'elles le conſole-rent de tout le chagrin que la perte de ſa liberté luy avoit pû donner.

D'abord qu'il ſe porta bien & qu'il eut repris ſes premieres forces, il fut de tous les plaiſirs du Baſſa ſoit de chaſſe, ſoit de promenade, ſoit de courſe a Che-val ou il ſe feſoit toûjours con-ſiderer par deſſus tous les au-tres. Jamais Chreſtien n'a tant fait parler de luy dans ce Pays la. Il n'y avoit pas de Perſonne conſiderable, qui ne le viſt trêſ-volontiers, & qui ne ſe fiſt un

extreme

extreme plaiſir de le recevoir chez luy & de le Regaler ; faveur aſſez particuliere aux gens même de la Nation, à plus forte raiſon pour un homme d'une Religion, dont ils ſont les ennemys declarez. Cela marque la force du merite, & que rien ne réſiſte aux influences d'un heureux deſtin. L'eſtime, que le Baſſa feſoit publiquement de luy, contribuoit beaucoup a tous ces avantages ; mais ſa propre Perſonne, & la maniere douce & honneſte d'agir, qu'il avoit avec tout le monde, eſtoit ce qui feſoit le plus d'effet, & qui luy attiroit l'amitié des plus honneſtes gens.

Toutes ces illuſtres connoiſſances neanmoins & tous ces agreables divertiſſemens, tant d'honneur & tant de graces, qu'il recevoit des uns & des autres, ne l'empechoient pas de ſoûpirer quel-

quelquefois pour ſon retour en Europe. Il vivoit en homme libre; mais il eſtoit Eſclave de l'affection du *Baſſa*, dont, il jugeoit bien, qu'il ſeroit plus difficile de ſe delivrer, que de la chaiſne. Son eſprit ne trouvoit pas, parmy cette Nation, les gens qu'il luy falloit; & il languiſſoit, s'ennuyoit avec eux. Les Turcs ont du bon ſens: ils raiſonnent aſſez bien ſur les choſes du monde: ils ſont même fins & grands politiques; mais pour du bel eſprit & de la Politeſſe, ils ne ſçavent, ce que c'eſt. Leur converſation eſt fort ſterile; Elle ſe paſſe plus en fumée de Tabac, qu'en beaux raiſonnemens. Ils n'ont qu'une mediocre connoiſſance, de ce qu'ils parlent; parce qu'ils n'ont ordinairement point de lecture, & qu'ils ne ſortent preſque jamais de

de leur Pays. Le Baſſa avoit tout ſeul plus d'eſprit & plus de raiſon, que tout les autres enſemble; mais il ne pouvoit pas eſtre toûjours avec luy, les employs, qu'il avoit dans le Royaume, l'occupant à mille affaires differentes, dont il ne pouvoit ſe diſpenſer. Pendant ce tems-là, le Comte alloit paſſer les heures d'ennuy dans le jardin du ſerrail, où il luy avoit permis de s'aller promener. C'eſtoit un lieu retiré & fort agreable il y venoit rever quelques heures du jour: & c'eſtoit la, où l'on peut dire, qu'il paſſoit le tems le plus doux de ſa vie. Mais que ces jours la eſtoient differens de ceux de Rome! Cette ſolitude le rendoit un peu melancholique, à quoy les Italiens ont aſſez de panchant. Son Patron, qui l'aimoit d'une veritable affection, & qui

qui auroit ſouhaitté de le voir toûjours de belle humeur, ſouffroit, de ce qu'il eſtoit ainſi triſte & reveur ; & luy en ayant pluſieurs fois demendé la raiſon, il n'en avoit jamais pû tirer d'autre, ſi ce n'eſt, que c'eſtoit un effet de ſon Temperemment. Comm'il ne luy laiſſoit rien deſirer, de tout ce qu'on pouvoit pretendre d'un Pays comme celuy-là pour les plaiſirs de la vie, qu'il n'euſt a profuſion, il ne ſçavoit, ce qui pouvoit eſtre la cauſe de ſes chagrins ; & cherchant tous les jours à le deviner, il luy vint a la fin dans l'eſprit, qu'il manquoit aux divertiſſemens d'Alexandre un peu de converſation avec quelque femme. Comme c'eſtoit un Seigneur fort galant, il n'eut pas beaucoup de peine, a ſe perſuader, que c'eſtoit la le veritable ſujet de ſa melancholie.

cholie. Le mal n'eſtoit pas ſans remede ; il prit d'abord la reſolution de l'en guerir, & de luy trouver une maiſtreſſe. C'eſtoit pouſſer la complaiſance un peu loin, pour une Perſonne de ſon caractere ; mais l'amitié, qu'il avoit pour ſon cher Alexandre, n'avoit point de bornes.

La Loy de Mahomet eſt fort ſevere ſur ce Chapitre à l'egard des Gens de toute autre Religion, quoyqu'a ſes Diſciples Elle ſoit fort indulgente. Il faut, quand on y eſt trouvé avec une Turque, où changer de Religion ou eſtre bruſlé. Ces deux extremitez ſont aſſez dures ; mais quoyque plusieurs Chreſtiens s'y ſoient laiſſé prendre, pas un, que je ſçache, n'a encore pris le party du feu : ils ont mieux aimé eſtre Circoncis que d'eſtre bruſléz, le martyre n'en eſt pas ſi cuiſant. Le

Baſſa, quoyque fort peu religieux obſervateur de ſa Loy, vouloit neanmoins evitter le ſcandale, en cas que l'intrigue vint à eſtre deſcouverte; & fit deſſein da la lier avec une Chreſtienne.

Il y avoit, auprez de la Sultane ſa femme, une Eſclave Italiene, qui eſtoit une fille de qualité, fort aimable & de beaucoup d'eſprit. Il en avoit eſté amoureux luy même, il n'y avoit pas long tems; mais ſans aucun ſuccez, ſoit que cela vint de la conſideration, qu'elle avoit pour la Sultane ſa maiſtreſſe, qui l'aimoit beaucoup, où de certains ſcrupules de Religion ſur laquelle Elle s'excuſoit fort envers luy: Quoyqu'il en fuſt, c'eſt la verité, qu'il n'y peut jamais rien avancer; & qu'aprez trois mois de ſoin, de pourſuite, & d'empreſſement, n'eſtant pas accouſtumé a

tant

tant de resistance, il s'en rebutta, & jetta les yeux sur d'autres conquestes moins difficiles. Il espероit, que de Chrestien à Chrestien cela reussiroit mieux; & qu'Alexandre, qui estoit un jeune homme propre à donner de l'amour, n'auroit, qu'a se faire voir, pour estre aimé d'une fille, qui estoit de même Pays & de même Religion que luy. Il y voulut disposer cette fiere Esclave, en commençant de luy donner de l'estime pour le Galand, qu'il luy preparoit. Il avoit dêja parlé plusieurs fois de luy dans la Chambre de la Sultane, où Laura, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, s'estoit toûjours rencontrée; mais depuis le dessein qu'il eut pris, il ne les entretenoit plus d'autre chose. C'estoit toûjours Alexandre qui fesoit cecy, ou Alexandre, qui disoit cela; & il en

donnoit un portrait ſi agreable & ſi charmant, que pour peu qu'une femme fuſt ſuſceptible, il falloit, qu'elle l'aimât.

Le Comte ne ſçavoit rien de tous ces bons offices, qu'on luy rendoit. Le Baſſa luy diſoit quelque fois en riant ſur ſon air triſte & melancholique, qu'il le verroit bien tôt changer d'humeur : ſibienqu'un jour, qu'il crut, avoir aſſez bien diſpoſé les choſes du coſté de Laura, qui luy avoit teſmoigné, qu'elle ne ſeroit pas fâchée de voir ce Chreſtien, il le mena ſe promener avec luy dans le jardin du ſerrail ; & aprez avoir fait quelques tours d'allée, il luy demenda, s'il n'avoit jamais aimé. Cette queſtion ſurprit un peu le Comte, qui crut, comm'il eſtoit dans un Pays de gens fort ſoupçonneux, que le Baſſa avoit peut-être conceu

quelque

quelque jalousie de luy ; quoy-qu'il ne luy semblât pas de luy en avoir jamais donné aucun su-jet. Il s'imagina de là, qu'il estoit necessaire, pour le desabu-ser, d'affecter une grande indif-ference de cœur sur le Chapitre des femmes : & en effet jusques la il n'avoit jamais esté guere amoureux : Mais ce n'estoit pas bien faire sa Cour à un Seigneur, qui panchoit extremement de ce costé-là : Neanmoins il aima mieux faire une faute de Cour-tisan, que de luy donner le moin-dre sujet d'ombrage. Le Bassa luy dit de prendre garde à luy, que l'amour s'en vengeroit quel-que jour ; & que pour luy il ne desespereroit pas de le voir amou-reux en Barbarie. Vous estes jeune, bienfait, poursuivit il, vous avez de l'esprit ; & il y a icy des Dames dangereuses aussi bien

 qu'en

qu'en Europe, qui ont peut être des desseins sur vôtre liberté; & vous n'estes pas encore sorty de Tunis. Un discours si nouveau pour le Comte, & l'air dont le Bassa luy parloit l'embarrasserent tellement, qu'il ne sçeut d'abord que luy répondre. Ce Seigneur qui prennoit un tres grand plaisir au desordre, où il le mettoit, Quoy l'amour, continua-t-il, vous semble-t-il si terrible, qu'il le faille fuir? Vous qui estes le plus brave de tous les hommes, en auriez-vous peur? Rassurez-vous, adjoûta-t-il, & croyez qu'il n'est pas tant à craindre dans ce pays, que dans le vôtre. Si chez vous il va armé de traits, il n'est couvert chez Nous que de fleurs. Rien n'est moins cruel que l'amour parmy les Turcs. Les femmes y sont douces & humaines; & jamais homme, que

je

je ſçache, n'y eſt mort de cette paſſion par la faute où par la cruauté d'une femme. Il n'y a de la peine, qu'a trouver le moyen de les voir; mais ce pas eſtant fait, le reſte ne couſte plus rien. Les mêmes ſcrupules, que vos Dames ſe font pour favoriſer un Amant, on les a icy, de les faire languir: & le tittre de cruelle & d'inſenſible y eſt auſſi odieux, que parmy vous celuy de galante. Le loy de Nature eſt la premiere, que nous ſuivons preferablement a celle de Mahomet; parceque nous ſommes hommes, auparavant que d'eſtre autre choſe. Nous devons a la beauté de femmes des ſoins & de la tendreſſe; Elles nous doivent par retour de la complaiſance & du ſecours; & ceux qui n'approuveront pas ces maximes, ne meritent pas, de gouſter jamais les plaiſirs de l'amour. Je

ſçay, continua-t-il, qu'en Europe, vous traittez cette Paſſion d'une maniere tout à fait extraordinaire, que vous faites un martyre, de ce qui eſt l'objet de nos plaiſirs : mais je voudrois bien ſçavoir, quel eſt le deſſein d'une femme, qui voit ſoûpirer tous les jours un homme à ſes genoux, & qui deſire la même choſe que luy, & peut être plus fortement ; car les paſſions ſont egalement puiſſantes dans l'un & dans l'autre ſexe. Pourquoy le laiſſer ſouffrir? Pourquoy tant de ſoûpirs & tant de larmes ? aime-t-on pour cela? Le Comte qui avoit eu le tems de ſe remettre durant tout ce diſcours, Seigneur ; luy dit il, je crois, qu'il eſt de l'amour, comme de toutes les autres choſes, que chacun à ſon gouſt & ſes maximes : mais s'il m'eſt permis, de dire mon ſentiment la deſſus, quoyque

quoyque je n'aye jamais esté amoureux, j'asseureray premierement, que quand on est né sous quelque Loy, on s'en fait insensiblement une habitude, qui nous la fait supporter sans peine : & j'adjoûte de plus ; & je suis certain, qu'il est vray, qu'il y a plus de douceur & plus de charmes au milieu des tourmens, que nous souffrons dans nostre façon d'aimer, qu'au milieu de tous vos plaisirs, qui ne vous coustent rien. Ne vous imaginez pas, Seigneur, que tous ces maux soient si grands & si cruels, que nos Amans les representent ; ce n'est, qu'a fin de mieux toucher leurs maistresses. Vous seriez sans doute bien surpris, si vous les entendiez crier, *Redouble, Amour, redouble une peine si chere :* Tant ils trouvent du plaisir à souffrir, de la maniere qu'ils souffrent. Le

Bassa

Baſſa charmé de l'entendre parler, ne voulut point l'interrompre : ſi bien qu'il pourſuivit de cette façon. Quelle ſatisfaction pouvez vous trouver dans un amour, qui n'a pas le moindre trait qui pique, qui eſt fade & ſans aſſaiſonement : quel divertiſſement avec un Enfant ſans eſprit & ſans malice, & qui ſe laiſſe faire, tout ce que vous voulez. Le Baſſa ne peut s'empecher de rire icy ; & de luy dire, que s'il luy vouloit perſuader, que l'amour, qui feſoit le plus ſouffrir eſtoit le plus charmant, il falloit qu'il luy en fiſt, voir une épreuve en luy même : Qu'il aimaſt ; & qu'il le viſt ſouffrir avec plaiſir tous les maux, dont il luy parloit. Puiſque je n'ay pas eſté amoureux dans mon Pays, luy répondit Alexandre, ou vous ſçavez, Seigneur, qu'on a une hon-

neſte liberté de vivre avec les femmes, il eſt a croire, que je ne le deviendray pas dans celuy-cy, où il ne nous eſt pas ſeulement permis, de les voir. Il y aura moyen; luy repartit le Baſſa, de vous contenter la deſſus, ſi vous le deſirez. Je ne ſuis pas d'avis, luy repliqua le Comte en riant, de me faire bruſler pour ſi peu; ni de changer ma Religion. Non, non, reprit le Baſſa, c'eſt avec une Chreſtienne que j'entens, & que je veux que vous faſſiez connoiſſance. Mais une Chreſtienne que j'ay trouvée autrefois fort belle; & qui n'eſt pas indigne de vos ſoûpirs. Si j'eſtois de vôtre gouſt; ſi j'avois aimé les peines a la façon des Amans de vôtre Pays, j'aurois bien trouvé mon affaire; car Elle m'a fait languir aprez Elle plus de trois mois; mais laſſé à la fin

d'une

d'une maiſtreſſe ſi peu ſenſible, j'ay eu recours a d'autres de mon humeur. C'eſt une fille tres bien faite, qui vous charmera de ſon eſprit; mais fiere, cruelle, comme vous les voulez. En un mot, c'eſt ce qu'il vous faut. Il y aura quelque difficulté pour la voir; parce qu'elle eſt auprez de la Sultane, qui, depuis qu'elle a ſçeu l'inclination, que j'avois pour Elle, n'a jamais voulu permettre, qu'elle ſoit ſortie de ſon appartement: mais je vous y meneray moy même deguiſé en Eunuque, qui eſt la ſeule forme, ſous la qu'elle vous pouvez entrer dans le ſerrail. Vous eſtes jeune; & de nuit vous paſſerez aſſez facilement pour tel. Le Comte luy rendit mille graces de tant de bonté. Non pas, qu'il ne ſe fuſt bien paſsé de cette nouvelle faveur, n'ayant pas trop d'envie,
de

de faire connoiſſance, ni de s'attacher dans un pays, ou il ne ſejourneroit, que le moins qu'il pourroit. Neanmoins la complaiſance qu'il devoit au Baſſa, & quelque curioſité encore, de voir une Eſclave, qu'il feſoit ſi belle, la luy fit accepter avec quelque ſorte de joye.

Il ſe rendit donc, aprez la quatriême priere, auprez de ſon cher Patron, qui eſtoit l'heure, qu'il alloit ordinairement au ſerrail : il y prit un habit d'Eunuque, qu'on luy avoit preparé ; & le ſuivit de cette maniere chez la Sultane. D'abord en entrant, ils trouverent Laura, qui les attendoit, & qui avoit eſté advertie de leur venuë. Le Baſſa l'abborda en ſoûriant, & luy dit tout bas à l'oreille, qu'il luy amenoit un Eunuque, qui luy pourroit apprendre des nouvelles de ſon

Pays; Qu'il la prioit, d'avoir soin de luy, & de le traitter comm une Personne qu'il aimoit cherement. Laura se prennant aussi a rire, luy répondit, qu'il luy en rendroit bon compte. Le Comte, malgré tout son deguisement, estoit si facile à connoistre, que quand le Bassa n'auroit rien dit a Laura, Elle l'auroit toûjours fort bien reconnu à sa bonne mine. Il n'y avoit point, je ne dis pas d'Eunuque, mais de Turc qui eust un air comme luy. Elle luy donna la main pour le mener dans une Chambre, ou ils nefussent pas exposez a la veuë des Passans. Je ne sçay, luy dit Elle, Seigneur, quelle grace, je pourray rendre au Bassa, de celle qu'il me fait, de l'honneur de vous voir: Car il n'entre jamais icy d'autre homme que luy, & des Eunuques, dont il vous a fait prendre l'habit. Je

ne

ne le puis attribuer, qu'à cette grande affection qu'il a, & qu'il nous tesmoigne tous les jours d'avoir pour vous. Il est vray, Madame, luy répondit le Comte, que la bonté, que ce Seigneur a pour moy, est extreme; mais si quelqu'un de nous deux doit estre en peine de le remercier, comm'il faut, c'est moy asseurement, aprez la faveur qu'il vient de me procurer. Je voudrois bien, continua-t-il, ne la luy devoir pas toute entiere; & qu'il fust vray, comm'il ma voulu faire accroire, que vous y eussiez contribué. Je ne vous mantiray point, luy repartit Laura, je luy ay assez fait connoistre, que je souhaittois cette grace de luy. On nous à fait entendre des choses, si glorieuses de vous, il nous en à raconté luy même de si avantageuses, qu'il ne faudroit

pas avoir guere de curiosité, sur tout une fille comme moy, qui suis reduite a ne voir personne depuis trois ans que je suis icy, pour n'avoir pas quelque envie de connoistre un homme, generallement estimé de tous les autres. Madame, ce Pays, repliqua le Comte m'est beaucoup favorable sur une reputation, que j'auray peut être assez de peine de me conserver auprez de vous. Ce n'est pas ce que vous craignez sans doute, luy dit Laura, & vôtre bonne mine, ne confirme que trop le bruit qu'on fait de vous. Mais sçavez-vouz, continua-t-elle en soûriant, pour changer de discours, qu'il est quelquefois dangereux, parmy une Nation comme celle-cy d'y faire tant parler de soy; si ce n'est pas du costé des hommes, c'est de celuy des femmes, qui y devi-

deviennent amoureuſes ſur le ſimple rapport, qu'on leur fait des gens. Ce ne ſera pas vous, Madame, luy répondit le Comte, en riant auſſi, qui ſerez de ces ſenſibles; je ne ſuis pas aſſez heureux pour cela. Et pour quoy? luy repartit Elle, ne pourroit-ce pas eſtre moy, puiſque j'ay tant ſouhaitté de vous voir. Non, non, pourſuivit elle, ſans luy vouloir donner le loyſir de luy répondre, nous n'avons pas du tems à perdre; & j'ay a vous dire que vôtre fortune eſt meilleure, que vous ne penſez. Je fais pour une autre, ce que peut-être je ne ferois pas pour moy même. Le ſeul deſir de voir un homme eſt compté icy pour une grande avence d'amour; parce que voir & conclurre eſt la même choſe. Cependant je m'y ſuis expoſée, & j'ay peut-être

ſait croire au Baſſa, que j'avois des ſentimens favorables pour vous. Mais pour ne vous faire pas languir à vous dire, pour qui j'ay eu tant de complaiſance, vous ſçaurez que c'eſt pour la Sultane Alhié la femme du Baſſa. Elle a eu aſſez de confiance en moy, pour ne me cacher pas ce ſecret ; & l'amitié que j'ay pour Elle, n'a pas ſouffert, que j'aye balancé un moment a luy rendre ce ſervice, d'abord que j'en ay trouvé l'occaſion. Je crois, que vous avez oüi parler de ſa beauté : il n'y en a jamais eu, qui ait tant fait de bruït dans ce Royaume : on peut dire auſſi, qu'il n'y en eut jamais de plus achevée : Et pour l'eſprit, c'eſt le plus doux & le plus aimable, qu'il eſt poſſible d'imaginer. On diroit à la voir, qu'elle a du panchant à l'amour, a cauſe de certain air de langueur

&

& de tendresse qui est répandu sur tout son visage; mais cela est naturel aux femmes de ce Pays; & c'est la premiere chose qu'on leur apprend que de soûpirer & faire les languissantes. Neanmoins ces foiblesses, s'il y en a dans les soûpirs & dans les langueurs, ne m'ont paru en Elle que sur vôtre Chapitre. Mais pour prendre les choses dans leur source, je vous diray que le Bassa au retour du voyage, qu'il fit a Constantinople, pour les affaires qu'il avoit avec le Roy & le Divan, estant authorisé par la Porte dans les charges, que son pere luy avoit laissées, & qu'on luy disputoit, le Roy fut conseillé, pour faire une veritable reconciliation avec luy, de luy donner sa fille en mariage. Alhié avoit alors seize ans: Elle estoit dans sa plus grande beauté; & selon que j'en

puis juger aujour-d'huy, il n'eſt pas d'homme qui la peuſt voir ſans l'aimer : mais ces mariages de politique & d'intereſt d'eſtat, a quoy les filles des Grands ſont ſujettes d'eſtre ſacrifiées, n'ont pas ordinairement un deſtin fort heureux. Le Baſſa épouſa Alhié, & l'aima peut être huict jours : aprez cela, il retourna a ſes premiers attachemens ; & quitta, pour des mediocres beautez, la plus belle femme du Royaume. Il eſt vray, que cette maxime eſt fort commune dans ce Pays, où les hommes ayment plus leurs maiſtreſſes que leurs femmes ; où ils ſe font un poiſon de cette obligation de les aimer. Mais je crois, que cellecy du moins devroit eſtre exceptée, ayant aſſurement de quoy contenter toute la paſſion d'un honneſte homme. Cependant Elle eſt auſſi malheureuſe

heureuſe que les autres : car le Baſſa, qui d'ailleurs eſt un fort galant homme, à peine la voit une fois le mois. Ce n'eſt pas, qu'il n'ait pour Elle tous les égars & tout le reſpect du monde; & qu'a l'amour prez, Elle ait ſujet de ſe plaindre de luy ; mais oſtez l'amour à l'hymen, le reſte eſt bien peu de choſe. Vous pouvez croire, quel depit celâ fait, à une jeune femme, qui ſçait ce qu'elle eſt, qui ſe voit meſpriſée, du coſté qu'elle eſt la plus ſenſible : Elle qui ſe feroit une felicité d'eſtre aimée; & qui croit de le meriter : il faut eſtre femme pour bien comprendre la rigueur d'un pareil traittement. Mais pour en venir, à ce qui vous regarde, vous ſcaurez que la Sultane a eu toûjours beaucoup d'inclination pour les Chreſtiens ; & que ſon plus grand plaiſir,

ſir, quand je ſuis avec Elle, c'eſt de me faire raconter des hiſtoires de mon Pays, dont Elle eſt ſi eſtonnée, ſur tout, quand je luy parle de la liberté avec laquelle les hommes vivent avec les femmes, qu'elle à ſouhaitté mille fois, d'avoir un ſort pareil au mien ; & de tomber entre les mains de quelque honneſte Chreſtien, qui la vouluſt conduire dans ce Pays-là. Il eſt vray, qu'il vaudroit beaucoup mieux, pour une femme, d'eſtre Eſclave parmy nous, que d'eſtre libre parmy les Turcs : Parceque leur vie, n'eſt autre choſe, qu'une perpetuelle Eſclavitude. Toutes ces avantures, ſoit d'amour où de galanterie, que je luy racontois, & qui la charmoient ſi fort, luy avoient donné une telle envie de voir quelqu'un de ceux, que j'appellois des Perſonnes de merite & de

de qualité, qui estoient si galans & si bien-faits, que vous ne fûtes pas plustôt arrivé en cette ville, qu'elle se fit une joye de me venir dire, que le Bassa venoit d'achepter un Chrestien ; dont on disoit mille merveilles. Je me mis à rire ; & luy demenday, si ce n'estoit pas d'un homme, comme celuy-là, qu'elle eust souhaitté de devenir Esclave. Elle rougit ; & se prennant à soûpirer, qui sçait, me dit Elle, en se tournant d'un autre costé, ce qui peut encore arriver, & si la fortune ne l'envoit pas icy pour moy. Ce jour là, Elle me fit coucher avec Elle, pour l'entretenir toute la nuit sur cela : & le lendemain le Bassa nous ayant confirmé le bruit, qui couroit de vous ; & y ayant même adjouté plusieurs loüanges, sur les qualitez de vôtre Personne, nous ne parlamez

durant plusieurs jours, Elle & moy d'autre chose. Comme l'amitié, qu'elle a pour moy, me rend un peu familliere avec Elle; & qu'icy on ne garde pas tant de mezures avec les Grands, je luy fesois quelque fois la guerre sur la tendresse, qu'elle avoit pour un homme, qu'elle n'avoit jamais vû. Je t'avoüe, me disoit elle, que ce seroit aller un peu trop vitte en amour, si nous en usions, comm'on fait entre les Chrestiens: mais aprez le portrait, que le Bassa nous a fait de celuy-cy, il n'est point de femme dans ce pays, qui ne fût sensible pour luy, plus que je ne le suis: & je te répons, qu'il n'en voudroit pas dire autant devant la moindre de ses maistresses. Mais comm'il me neglige, qu'il ne se soucie guere de mes sentimens, il ne mesnage pas mon cœur. Vous

vous

vous eſtimeriez bien-heureuſe, luy dis-je, Madame, ſi vous eſtiez aimée d'un Chreſtien comme celuy là. Plus heureuſe, reprit Elle d'abord, que tu ne ſçaurois t'imaginer : & je t'aſſure que je prefererois la condition d'une ſimple Dame Chreſtienne, à celle de ce que je ſuis. Et de quoy me ſert, adjoûta-t-Elle, d'avoir tant de Richeſſes, de recevoir tant d'honneurs, d'eſtre fille de Roy & femme d'un Baſſa, ſi avec tant de biens, mon cœur n'eſt pas content ; s'il ne peut faire, ce qu'il veut ; s'il ne peut aimer, ce qui merite de l'eſtre : En un mot, ſi je ne ſuis rien moins, que ce qu'on me croit ; mais pluſtôt une Eſclave mille fois plus malheureuſe, que ceux qui ſont à la chaiſne. Pauvre Laura, pourſuivit Elle, en m'embraſſant, que je te plains, toy qui ſçais, & qui

as gousté les douceurs & la liberté de ton Pays, de te voir dans celuy-cy, où les femmes, de quelle condition qu'elles soient, sont traittées d'une maniere si fort indigne d'Elles.

Voyla à peu prez les entretiens que nous avons eu, depuis que l'on a parlé de vous à Tunis. Le Bassa qui venoit voir un peu plus souvent la Sultane, sans que nous ayons pû sçavoir pour quoy, nous apportoit presque toûjours de vos nouvelles; & comm'il vous aime beaucoup, il se fesoit un plaisir de nous dire tout ce que vous faisiez. Peut-être, que s'il eust sçeu les dispositions favorables, qu'il y avoit pour vous dans le cœur de la Sultane sa femme, il ne nous en auroit pas tant dit. Je crois du moins, qu'il ne pretendoit pas, en parlant obligemment de vous, faire

faire rien contre luy. Mais c'est toûjours sa faute, qui est moins pardonnable qu'a personne, a un homme comme luy, qui sçait si bien ce que c'est, que des femmes de ce Pays. Vous pouvez croire que de si belles Relations, qui venoient de si bonne part, ne furent pas sans effet. La Sultane en fut touchée; sibien que, ce qui n'estoit du commencement qu'une inclination de cœur, devint à la fin une passion formée. Son humeur, qui jusques là avoit esté fort egale & plus enjoüée que melancholique, changea tout d'un coup. Elle ne fesoit plus que soûpirer, rever, se plaindre, dont j'avois grand pitié, moy qui seule connoissois son mal. J'apprehendois extremement, qu'elle ne tombât dans une certaine maladie, qu'en ce Pays on appelle *Fantaisie*, qui est une espece de

melancholie noire, dont les femmes & les hommes se trouvent quelque fois si accablez, qu'il y en a, qui en meurent. Je voulus travailler à luy guerir l'esprit de cette Passion, en luy representant tous les obstacles, qui s'y rencontroient, pour ne devoir jamais esperer d'estre heureuse; mais ce fut trop tard, Elle s'estoit même dit, tout ce que je luy pouvois dire, & je ne fesois que l'accabler davantage: de maniere que, voyant, qu'il n'y avoit plus de remede de ce costé là, je voulus tourner mes soins d'un autre, & me mis à la flatter sur des esperences, ou je ne voyois pas moy même le moindre rayon de lumiere: mais il estoit necessaire de la tromper, de peur que le mal n'empirât. En fin je ne sçay, comm'il est arrivé, que le Bassa m'ayant parlé de

de vous, il y a deux jours, comm'il fait bien ſouvent, quand il me rencontre ſeule, je luy fis comprendre que j'aurois bien de la joye de vous voir, ſi cela ſe pouvoit faire ſans bruit & ſans ſcandalle. Je fus la plus eſtonnée du monde de la facilité, qu'il eut, a me le promettre ; & en verité je ne m'y ſerois pas attenduë, ſi je n'euſſe ſçeu, que c'eſtoit un homme fort exact a ſa parole.

Le Comte aprez avoir eſcouté Laura durant tout ce diſcours avec une merveilleuſe attention, & l'avoir remerciée de tous ſes bons offices, & répondu à tout ce qu'elle luy avoit dit d'obligeant de la part de la belle Sultane, luy aprit le deſſein du Baſſa, & le ſujet pourquoy il l'avoit amené avec luy ; de quoy Laura fut fort ravie, quoyqu'elle

vist bien, qu'il y avoit grand hazard, qu'il n'y allast pas un peu du sien, preferant la satisfaction de sa maistresse, a tout ce qui luy pouvoit arriver a Elle même. Mais pour achever de vous tout dire, continua-t-elle, aprez avoir remercié le Bassa de la grace, qu'il me fesoit esperer, j'en allay d'abord porter la nouvelle à la Sultane, qui ne peut assez m'embrasser, si transportée de joye, qu'a peine rien au monde ne luy en pouvoit tant donner. Elle n'en a pû dormir depuis : nous avons fait cent desseins, nous avons eu cent imaginations sur le moyen que nous trouverions, qu'elle vous peût voir : mais à moins, que le Bassa ne vous laisse venir seul, je ne crois pas, que nous y puissions reussir. Cependant Elle sera ravie d'ayse, que je vous aye veu ; & que vous

sça-

ſçachiez une partie des ſentimens qu'elle a pour vous.

L'heureux Romain charmé des bontez, qu'une ſi belle Perſonne & de cette qualité avoit pour luy, chargea Laura avec beaucoup de ſoin & d'ardeur, de vouloir l'obliger dans cette occaſion; & de dire pour luy à la Sultane, tout ce qu'un cœur extremement ſenſible à la grace, qu'elle luy feſoit, eſtoit capable d'exprimer: Qu'il ſe croiroit le plus heureux de tous les hommes, s'il avoit pû meriter cet honneur; mais qu'il tâcheroit de s'en rendre digne par toutes les actions de ſa vie. Elle ſouhaitte ſeulement de vous, Seigneur, luy repartit Laura, que vous vueïlliez, ſi bien meſnager la liberté, que vous donne le Baſſa, qu'elle vous puiſſe voir une fois. Je m'y ſens engagé, repliqua le Comte, par tant de raiſons,

raiſons, que vous devez eſtre per-ſuadée, que je n'oublieray rien, pour avoir cet honneur. Je vous prie d'en aſſurer la Sultane ; & que j'en ay pour le moins autant de paſſion qu'elle. Comm'ils en eſtoient la deſſus, le Baſſa arriva, qui leur fit changer de conver-ſation, à laquelle il ſe meſla, & les raillant tous deux fort agre-ablement, il leur dit, qu'il voyoit bien ſur leurs viſages, qu'ils luy eſtoient fort obligez de la con-noiſſance, qu'il leur avoit pro-curée, & qu'ils eſtoient fort con-tens l'un de l'autre. Le Comte & Laura répondirent tour à tour à cette galanterie : enſuite de quoy, le Baſſa prenant congé de cette belle, ils ſortirent du ſerrail.

Ce Seigneur avoit remarqué, je ne ſçay quelle joye ſur le viſage d'Alexandre, quand il eſtoit au-

prez

prez de Laura, qui luy fesoit conjecturer qu'il estoit fort content de la visite, qu'il luy avoit renduë. Il fut curieux neanmoins, de luy demender, comment il s'en trouvoit; & si Elle estoit aussi belle à ses yeux, qu'il la luy avoit representée. Le Comte luy répondit, qu'on ne pouvoit pas voir assurement une fille mieux faite, ni qui eust plus d'esprit, comm'il luy avoit dit; & qu'il se sentoit fort charmé de sa veuë, & de sa conversation. Le Patron, qui ne desiroit rien tant au monde, que de le voir amoureux, fut ravy de joye de cet aveu: & luy dit, qu'il ne tiendroit qu'a luy, de la revoir encore; & que s'il le souhaittoit, ce seroit dés le lendemain: Qu'il luy donneroit une clef pour entrer dans le serrail; & qu'il y pourroit aller seul; parce que ce

n'estoit

n'estoit pas sa coustûme, de rendre des visites si frequentes à la Sultane, qui en pourroit prendre de l'ombrage. Le Comte ne manqua pas de luy tesmoigner, qu'il luy seroit extremement obligé, de la faveur qu'il luy feroit : de sorte que, le Bassa luy dit, qu'il n'avoit qu'a s'aller coucher, & de reposer la dessus, qu'il verroit Laura le lendemain a la même heure, qu'il l'avoit veuë ce jour là.

Jamais homme, n'a passé une nuit plus pleine d'inquietudes, que fit le pauvre Comte. Une inclination, comme celle là, qu'il alloit faire avec la premiere & la plus belle femme du Royaume; estoit quelque chose de si rare & de si engageant pour un jeune homme de son humeur : Tout ce que Laura luy avoit dit des sentimens obligeans, que cette charmante

mante Perſonne avoit pour luy, le raviſſoit tellement de plaiſir, qu'il ne croyoit pas dans ſa mauvaiſe fortune, qu'il y euſt homme plus fortuné que luy : mais quand il venoit à ſonger, que c'eſtoit la femme du Baſſa, d'un Seigneur à qui il avoit de ſi eſtroites obligations, il en ſoûpiroit de regret ; & ces derniers ſentimens l'emportant alors ſur les autres, il ſe feſoit mille reproches, d'avoir eu ſeulement la penſée d'une ſi lâche ingratitude. Cependant, comme c'eſt une choſe aſſez delicate, que de ſe repentir, de ce qui nous charme ; & qu'on ne ſe dit pas, tout ce qu'on ſe devroit dire, ſur un ſujet qui plait, & qui eſt ſi aimable, comme le plaiſir d'eſtre aimé, ces reproches n'eſtoient pas toûjours les plus forts, & il eſtoit fâché quelquefois contre luy même, de s'en

eſtre

eſtre tant fait. En fin combattu tour à tour & du coſté de la raiſon, & du coſté du cœur, de celuy de la gloire & de celuy de la tendreſſe, il ſe leva ſans avoir pû prendre d'autre reſolution, que celle, de ſe laiſſer conduire à ſon deſtin. C'eſt à dire, de vivre la deſſus à la Turque, & de voir la Sultane, s'il eſtoit écrit, qu'il la deuſt voir; mais de ne rien faire pour cela, quoyqu'il euſt promis à Laura, d'y contribuer, tout ce qu'il pourroit de ſa part; & qu'il euſt teſmoigné au Baſſa, qu'il ſeroit ravy d'ayſe de retourner au ſerrail.

Il y eut des momens où ſa reſolution ſe trouva bien foible. Il eſt preſque toûjours inutile d'en prendre contre l'amour. Il ſouhaitta mille fois dans ce jour, que ſon deſtin, ſur le quel il s'eſtoit repoſé, de ce qu'il devoit

faire,

faire, panchât du costé de la Sultane. Il en attendoit l'heure avec une extreme impatience, quoyqu'il tachast de se persuader que non. L'insensibilité n'est pas pour un jeune cœur. Tout y est si disposé a prendre feu, qu'il ne faut presque rien pour l'enflamer.

Le soir, d'abord que le Bassa eut vû le Comte, il luy montra en riant la clef du serrail; & luy la receut avec la plus grande joye du monde. Je ne vous la donne, luy dit il, qu'a condition, que vous me ferez vôtre confident. Il me semble, continua-t-il, que j'ay assez fait pour vous, pourque vous ne puissiez pas me refuser ce plaisir. C'estoit déja l'heure, qu'il falloit aller chez la Sultane: & le Comte ayant pris son habit d'Eunuque, son Patron toûjours plus obligeant voulut bien l'ac-

compagner jusqu'au serrail. Laura, qui avoit esté advertie de sa venuë, l'attendoit, il y avoit plus d'une heure, a la porte ; & Elle ne le vit pas plustôt arriver, que toute ravie de joye, vous estes, luy dit Elle, en luy donnant la main, où le plus adroit, où le plus heureux de tous les hommes. Vous venez à bout de certaines choses si difficiles & en si peu de tems, qu'il semble, que tout contribuë, à vous favoriser. J'en dois rendre graces à la fortune, luy répondit le Comte ; car pour d'adresse, je vous assure, que je n'y en ay mis aucune ; mais si vous voulez, que je croye, que je suis aussi heureux, que vous dites, faites moy voir la Sultane. Laura luy dit, qu'il en auroit bien tôt des nouvelles ; & le mena dans une Chambre, ou sa maistresse avoit coustume de recevoir

cevoir les Dames, qui luy venoient rendre visite. Il y avoit une Espece d'Alcauve, où Elle se mettoit, & ou l'on n'entroit que de sa Chambre, estant fermée d'un grand Balustre tout doré, couvert d'un rideau d'une estoffe de soye fort deliée, au travers du quel, elle pouvoit voir celles, a qui Elle ne vouloit pas faire l'honneur, que de se montrer, qui est une maniere de grandeur dans ce Pays-là.

Laura dit au Comte, que la Sultane le verroit derriere ce Rideau: & moy, luy répondit-il, je n'auray donc pas l'honneur de la voir. Je ne sçay; luy repartit Laura, mais c'est une faveur bien grande, & qu'on n'accorde guere, que quand on veut tout accorder. Ah! je vous supplie, Madame, luy dit le Comte, demendez luy cette grace pour moy:

dites luy, qu'elle ne tire a aucune consequence avec un estranger; & que j'en mourray de regret, si elle ne me fait pas cét honneur là. Laura luy promit d'y contribuer de son costé, tout ce qu'elle pourroit; & le laissant pour un moment, Elle fut advertir la Sultane, qui languissoit sans doute aprez Elle, pour aprendre l'arrivée de son cher Chrestien.

Dans ce tems là, le Comte s'amusa à considerer la richesse & les ornemens de cette Chambre, qui estoit une des plus magnifiques de l'appartement. Elle estoit esclairée de quatre lustres de cristail, qui fesoient le plus bel effet du monde sur l'or & les pierreries, qu'on voyoit briller de par tout. La Sultane n'eut pas plustôt vû Laura, qu'elle connut sur son visage l'heureuse nouvelle, qu'elle luy apportoit; &

& ſans luy donner le tems de luy rien dire. Elle paſſa à l'Alcauve, d'ou elle avoit deſſein d'examiner ce Chreſtien, avant qu'il ſçeuſt, qu'elle y eſtoit; mais Elle fit trop de bruit en entrant, & le Cavallier luy fit bien connoiſtre, qu'il s'en eſtoit apperceu, en la ſaluant, comm'il fit, à la Turque. Laura arriva en même tems de l'autre coſté, qui s'approchant du Baluſtre, ſe mit a parler tout bas avec la Sultane, qui ne pouvoit luy exprimer aſſez le plaiſir qu'elle avoit de voir ce Chreſtien, & combien elle eſtoit charmée de ſa Perſonne. Pour luy, il eſtoit fort embarraſſé dans une viſite de cette nature, où il ne pouvoit ni voir, ni parler. On le pria d'aller, de venir, de ſe tourner, mais las à la fin de ce marege, comme du ſilence, il s'approcha du Baluſtre, & s'adreſ-

 ſant

ſant à la Sultane même, dont il voyoit l'ombre au travers de ce rideau, il luy dit mille jolyes choſes, mille galanteries pour l'obliger de ſe laiſſer voir. Elle entendoit fort bien l'Italien & ne le parloit pas mal. Laura le luy avoit apris, depuis qu'elle eſtoit auprez d'elle. C'eſtoit pour Elle un tres-grand plaiſir, que d'ouïr tout ce que le Comte luy diſoit : Elle en rioit de tout ſon cœur ; mais elle ne luy répondoit pas & le rideau demeuroit toûjours dans le même eſtat. De quoy l'impatient Chreſtien, qui contoit pour des momens perdus, tous ceux qu'il paſſoit de cette maniere, fit ſemblant de ſe fâcher ; & luy dit d'un air aſſez libre & enjoüé, qu'il alloit mourir de fantaiſie comme les gens du Pays, ſi elle ne luy accordoit pas cette grace, & qu'a la fin il

la

la prendroit, & qu'il leveroit luy même cet incommode rideau. Comm'en effet il n'auroit pas manqué de faire, si Laura, qui avoit peur, que a Sultane ne le trouvast mauvais, ne l'en eust empeché. Mais elle se trompoit bien, & sa maistresse luy en sçeut tres-mauvais gré.

C'est une maxime, parmy les femmes de ce Pays-là, qu'elles ne pécheront pas d'elles mêmes contre les regles de leur devoir; mais si l'on les presse tant soit peu; si l'on leur fait la moindre violence, elles succomberont sans peine, & ne resisteront pas. Elles s'excusent, sur ce que la Nature est foible en Elles, qu'on le sçait bien, & qu'on a tort de les pousser a bout: Que s'il y a du mal, c'est pour ceux, qui le leur font faire, & non pas pour Elles, qui ne le connoissent pas. Laura qui

n'estoit

n'eſtoit pas ſi bien inſtruite dans le détour de cette maxime, fit une faute, en croyant faire ſon devoir. L'amoureuſe Sultane auroit eſté ravie de joye, que le Comte l'euſt veuë; & cette Eſclave alla tout gaſter par un trait de prudence inutile. Mais ſa maiſtreſſe voulut reparer le coup, & ſatisfaire en quelque maniere à l'extreme deſir, que ſon cher Chreſtien avoit de la voir. Elle luy fit demender, ce qu'il ſouhaitteroit, pour le conſoler de la rigueur des couſtumes du Pays, qui vouloient, qu'il fuſt contre la bienſeance du ſexe, de ſe montrer à d'autres hommes, qu'a leurs epoux. Le Comte demenda d'abord, qu'elle luy fiſt du moins la faveur de luy laiſſer voir une de ſes belles mains. Ce que la Sultane n'eut pas pluſtôt entendu, que levant un peu le rideau, elle
en

en paſſa une au travers du Baluſtre, pour la luy donner. Le jeune Comte fut ſi charmé de cette faveur, que cedant au mouvement qui le tranſportoit, il mit un genoux a terre, & ſe jettant ſur cette belle main, il y cola ſa bouche, & la baiſa avec tant de paſſion & tant de joye, que la Sultane charmée de tous ſes tranſports ſe mit à luy ſerrer la ſienne, pour luy teſmoigner, qu'elle les approuvoit. Comme Elle ne ſe ſoucioit pas trop de ſe cacher, elle ne ſe meſnageoit guere; & ayant paſſé la main & le bras dehors, il ne ſe peut faire, que, de tems en tems, par des coups de hazard, ā quoy peut être elle contribuoit, Elle ne ſe fiſt voir en partie. Le Galand auroit bien voulu qu'elle luy euſt fait la grace toute entiere; mais comm'il croyoit en avoir aſſez obtenu

obtenu pour la premiere fois, il n'osa pas en demender davantage. Le plaisir que la Sultane avoit, seulement de le voir, estoit si grand & si charmant, qu'elle auroit volontiers passé la nuit avec luy; mais comme dans ce pays-là, & sur tout au regard des femmes, on est toûjours sur les soupçons; & qu'il y a mille surveillans pour une, Elle eut peur, que dans son appartement, on ne se formalizât, de ce quelle demeuroit si long tems dans cette l'Alcauve, n'estant pas l'heure alors de recevoir aucune visite. Et Laura luy dit aussi, qu'il estoit tems de se retirer: neanmoins il est toûjours assez cruel, de se separer, de ce qu'on aime, pour ne le pouvoir faire sans peine & sans regret. Elle avoit toûjours quelque petit pretexte, pour l'arrester encore un moment, & puis un

un autre. Sur la fin, Elle luy fit present d'une chaisne d'or, enrichie de quelques pierreries, & luy dit fort obligemment, qu'un Esclave comme luy, n'en devoit jamais porter d'autres.

L'heureux Comte plus satisfait de cette chaisne, que si on luy eust donné la couronne de Tunis, répondit à la galanterie & à la faveur qu'elle luy fesoit par les paroles du monde les plus passionnées & les plus reconnoissantes : & prenant congé d'elle, puis qu'il le falloit, il se retira avec Laura, qui l'accompagna jusqu'a la porte de l'apartement.

Le presens parmy les Turcs sont les premiers tesmoinagnes d'affection, qu'on reçoit : ils passent même quelquefois pour des declarations d'amour. Laura, qui ne l'ignoroit pas, apprit au Comte,

Comte, avant que de le quitter, ce que, celuy qu'il venoit de recevoir de la Sultane, luy vouloit dire; & qu'il ne devoit plus douter, aprez ce qu'elle luy avoit dit, & ce qu'il avoit vû luy même, qu'elle ne l'aimat fort tendrement. Mais qu'il prist garde à luy; parce qu'il falloit avoir de grands ménagemens avec les femmes de ce Pays-là, dans le cœur de qui cette Passion estoit quelque fois si violente, qu'elles ne gardoient aucunes mezures, quand Elles aimoient quelqu'un: Que la Sultane estoit a la verité une des plus raisonables qu'elle eust veuë, & qui avoit le plus d'esprit; neanmoins tendre & passionnée comme les autres: Qu'elle seroit perduë & luy aussi, si le Bassa, qui estoit un homme experimenté en amour, venoit à avoir le moindre soupçon de leur in-

intelligence: Qu'il n'y avoit pas un homme dans tout le Royaume, qui euſt les ſentimens plus delicats ſur l'honneur que luy, & que toute cette grande amitié ne le ſauveroit pas de ſon indignation, s'il ſçavoit ſeulement, que ſa femme l'euſt vû.

Quelque preoccuppé que fuſt noſtre jeune Romain des agreables commencemens de cette paſſion, & quelque joye qu'il euſt des teſmoinages de tendreſſe, qu'il venoit de recevoir, de la plus belle femme qu'il y euſt ſous le ciel, il ne laiſſa pas de faire reflection à tous les bons avis que cette Eſclave venoit de luy donner. Il alloit revant par le ſerrail à ce qu'il devoit faire & aux moyens, de s'oppoſer à une Paſſion ſi dangereuſe, qui ne luy pouvoit attirer que des malheurs & de la confuſion; quand

le Baſſa, qui alloit chez quelqu'une de ſes maiſtreſſes, le rencontra; & le voyant paſſer, ſans qu'il luy diſt rien, ni qu'il le ſaluaſt, il ſe mit a rire, & le prenant par le bras, c'eſt maintenant, luy dit il, que je vois, que vous eſtes amoureux. Le Comte confus, qu'il l'euſt ſurpris en cét eſtat là, s'excuſa de la faute, qu'il venoit de faire. Le Baſſa luy dit, que s'il vouloit, qu'il la luy pardonnât, il falloit, qu'il luy advouât la verité, qu'il avoit l'eſprit & le cœur fort embarraſſez du merite & de la beauté de Laura. Helas! Seigneur, luy répondit il en ſoûpirant, plus que je ne vous ſçaurois dire, plus que vous ne ſçauriez vous imaginer vous même. Il eſtoit dêja tard, & le Baſſa ne voulant pas s'arreſter, remit la confidence à une autrefois & le renvoya chez luy.

Ce

Ce fut un tres-grand bonheur, comm'un tres-grand plaisir, pour ce nouvel amant, qui n'estoit pas alors trop en estat de l'entretenir de toutes ces choses. Il passa une partie de la nuit à se promener dans sa Chambre, comme s'il ne se fust point voulu coucher, qu'il n'eust pris quelque resolution. La crainte de la mort, où de sa fortune n'estoit pas, ce qui luy fesoit le plus de peine; c'estoit l'horreur, qu'il avoit pour l'ingratitude; & aprez les bienfaits, qu'il recevoit tous les jours du Bassa, il croyoit, que rien ne le pourroit excuser, de celle qu'il commettroit envers ce Seigneur, d'avoir des desseins injustes sur sa femme. Mais, disoit il aprez, ne serois-je pas aussi le plus ingrat de tous les hommes de mespriser l'affection d'une si charmante Personne, a qui je dois, si

je considere bien les obligations selon ce qu'elles valent, mille fois plus qu'au Bassa : Et ne pourrois-je pas, continua-t-il, la voir & l'aimer dans des bornes, qui ne me rendroient coupable ni d'un costé ni d'autre. Non, non, adjoûta-t-il, s'il y a de l'ingratitude en cela, je ne sçaurois m'en deffendre : Rien ne me justifieroit auprez de la Sultane, & l'amour me doit faire excuser auprez du Bassa.

Voyla quel fut le dernier combat, qu'il y eut dans l'ame du Comte entre les sentimens de reconnoissance & d'amour : Les derniers l'emporterent, comm'il arrive souvent ; & s'estant couché la dessus, il reposa fort bien le reste de cette nuit là. Le Bassa, qui avoit une extreme envie de le voir tout à fait enfoncé dans l'amour, qu'il ne s'en peust dé-

dire,

dire, fut le premier a luy parler, de retourner encore ce jour-là chez la Sultane. Il luy donna la clef du ſerrail, & luy dit en riant, qu'il ne ſe preſſât pas tant de revenir, s'il y trouvoit autant de plaiſir, qu'il luy en ſouhaittoit : mais qu'il euſt ſoin auſſi, de ne prendre pas tant d'amour qu'il n'en donnaſt un peu a cette belle, où bien qu'il languiroit fort long tems inutillement, comme luy.

L'amoureux Italien fut donc au ſerrail. Laura, qui l'attendoit, luy dit, dabord qu'il fut arrivé chez la Sultane, qu'il pouvoit paſſer à la même Chambre, & qu'elle alloit advertir ſa maiſtreſſe : mais l'impatience de cette belle ne luy avoit pas permis, d'attendre ſi long tems ; & Elle s'eſtoit dêja renduë à l'Alcauve. Cét Amant, qui avoit une

extreme curiosité de voir, comment ce lieu estoit fait, se voulut prevaloir du tems, qu'il croyoit, que la Sultane n'y estoit pas ; & s'approchant du Balustre, il leva tout doucement le rideau : mais quelle surprise pour luy, de voir tout d'un coup cette charmante Personne dans la posture la plus capable de donner de l'amour, qu'une femme puisse estre veuë.

Je laisse la description de l'Alcauve, qui estant un lieu de Parade, pour la femme d'un si puissant Seigneur, on peut facilement se persuader que ce devoit estre quelque chose de bien riche & de bien galant. Elle estoit eslevée plus haut de la Chambre d'un pied, par une Estrade couverte d'un de ces beaux tapis de Turquie, & parsemée de quantité de carreaux de damas à fond d'or.

d'or. La Sultane estoit couchée sur un lict de ces carreaux, & comm'elle avoit eu dessein de se montrer ce jour-là au Cavallier, Elle n'avoit rien oublié pour se mettre d'une maniere à l'enchanter dés la premiere veuë. Elle avoit la Teste tournée du costé du Balustre, qu'elle appuyoit negligemment sur son Bras gauche, qu'on voyoit tout a nud dans une de ces grandes manches de gaze à la Turque. Ses cheveux noirs estoient en partie tressez avec des grands filets de Perles, & l'autre partie pendans la moitié sur sa belle George & l'autre sur ses épaules; & fesoient un merveilleux effet avec la blancheur de son Teint. Elle n'avoit qu'un petit corselet piqué d'or, pour luy serrer le corps. Son sein se soustenoit de luy même, n'estant qu'a moitié couvert d'une

d'une fine gaze, qui luy servoit d'Escharpe à la façon des Amazones. On voyoit cette admirable George ou tous les yeux des hommes se seroient perdus, si elle y eust esté exposée, comme a ceüx du Comte. Sur la Teste elle avoit plusieurs plumes de diverse couleur, au milieu desquelles il y avoit un Croissant d'argent. Sa juppe estoit d'une estoffe assez legere avec quelque broderie d'or à la façon du Pays. Il y avoit deux agraffes de pierreries pour la retrousser sur le genouïl. Sa jambe à demy-nuë estoit couverte d'un Brodequin tout chargé de Perles & de Diamans. Enfin tout estoit en elle si riche si galant & si plein d'enchantemens que le pauvre Comte acheva de se perdre. Il luy fit remarquer sa joye & son estonnement par un embarras d'action

&

& de paroles, qu'il ne ſçavoit, ce qu'il eſtoit devenu, ni ce qu'il luy vouloit dire. L'extaſe enſuite le prit & ſe donnant tout à l'admiration, ſes yeux & ſes ſoûpirs parlerent pour luy. La belle Sultane ayant un peu rougy, d'abord qu'elle le vit, voulut avec un mouchoir, qu'elle tenoit a la main, cacher une partie de ſa confuſion: mais cét heureux Amant, à qui le courage revenoit peu a peu, paſſant ſon bras au travers du Baluſtre, l'en empecha. Vous aviez raiſon, Madame, luy dit il, de me cacher de ſi aimables treshors, parceque vous ſçaviez bien, qu'on ne les pouvoit voir ſans mourir d'amour; mais a cette heure il n'eſt plus tems. J'en ay plus vû, qu'un cœur n'en peut ſupporter ſans ſe rendre; & ce ſeroit une grande cruauté en vous, que de ne pas achever.

Pen-

Pendant que le Comte luy parloit de cette maniere, Elle le regardoit avec des yeux si tendres & si perçans, qu'il sembloit, qu'elle vouloit executer, ce qu'il luy demendoit. Le rusé Comte, qui s'estoit saisy d'une de ses mains, sur laquelle il appliquoit, en la regardant, mille amoureux baisers, la tiroit insensiblement de son costé, & Elle s'y laissoit foiblement aller, jusqu'a ce qu'elle vint, appuyer sa Teste, sur le Balustre, vis à vis de celle de cét heureux Amant. Ce fut alors, qu'il eut la liberté toute entiere, de contempler à son gré des beautez, qui le mettoient dans des ravissemens, qu'il ne se sentoit presque pas. Par malheur les barreaux de ce Balustre estoient un peu trop serrez; & l'on ne pouvoit qu'a grand peine passer entre-deux la moitié de

la

la Teste. Neanmoins, en faisant de checque costé la moitié du chemin, ils trouverent le moyen de faire couler par-la grand nombre de baisers aussi charmans & aussi savoureux, que jamais Amans ayent guosté. Le Comte, qui estoit naturellement fort hardy, aprez une liberté en prennoit une autre; & voyant, qu'on luy laissoit faire, & qu'on y prennoit même plaisir, poussa sa temerité amoureuse si avant, qu'on pouvoit appeller, ce qu'il fesoit, une demy jcüissance. Jusques là, leur entretien s'estoit passé en l'engages muets, mille fois plus eloquens que les plus belles paroles du monde : c'estoient les yeux, c'estoient les soûpirs, les baisers, les actions, les jeux, qui avoient parlé d'une façon tres intelligible, pour estre persuadez l'un & l'autre, qu'ils s'aimoient

par-

parfaitement. Ils n'avoient pas besoin d'autre converſation : mais, comme Laura arriva, il la fallut un peu changer. Ils ſe dirent pourtant, devant elle, les choſes du monde les plus tendres & les plus paſſionnées. La Sultane, qui la connoiſſoit, & qui ne luy cachoit rien, ne s'en mettoit pas en peine : Mais le Comte, qui ne prenoit point tant de plaiſir à ces diſcours, quoyque fort touchans pour luy, qu'a ces entretiens muets, fit ſigne à cette Eſclave, d'aller faire encore un petit tour : De quoy la Sultane, faiſant ſemblant d'eſtre un peu fâchée, abbatit le rideau ; & l'arreſta par derriere, d'une façon, que cét Amant ne le peut plus lever : Mais comme ce n'eſtoit que par feinte, & pour irritter davantage ſa paſſion, cette rigueur ne dura pas ; & la paix ſe fit mieux que jamais.

Les

Les premieres faveurs donnent un certain privilege pour les autres, qu'il ſemble, qu'on a droit, non ſeulement de les eſperer, mais de les demender. Le Comte pour ſe venger de la malice, que ſa maiſtreſſe luy venoit de faire, paſſa ſes deux bras au travers du Baluſtre, & l'embraſſant tout d'un coup, il la baiſa d'une telle force, que le ſang en ſortit des leures de cette belle. Une pareille careſſe, quoyqu'un peu violente, fut ſi charmante pour la Sultane, que bien loin de s'en plaindre, Elle amaſſa avec un tres grand ſoin ce ſang avec ſon mouchoir, pour s'en faire honneur devant Laura, comme des marques tres ſenſibles de l'extreme paſſion, que ſon cher Alexandre avoit pour Elle.

Je diray en paſſant, non pas pour en donner envie, mais

comme quelque chose de fort rare, que c'est une tres grande preuve d'amitié dans ce Pays-là envers une femme, que d'estre bien battuë par un homme qu'elle aime. J'avouë, que ces faveurs sont un peu rudes; mais dans ce Pays-là elles sont tournées de ce biais, & l'usage en est tel: Pour le sang, qui sortoit des levres de la passionnée Sultane, on peut bien dire, qu'il venoit d'un transport d'amour On peut être mordu par un excez de passion; mais non pas battu. Les coups passent la galanterie; & il faut estre Africaine asseurement, pour aimer d'estre caressée de cette maniere: La mode n'en passera jamais en Europe, quoyqu'on y en use quelque fois; mais je crois, que c'est a d'autres intentions, que celle d'obliger une femme; & les coups de baston n'y firent,

que

que je ſçache, jamais plaiſir a aucune.

Le reſte du tems de cette viſite s'eſtant paſſé en pur badinage, quoyque ce ſoit quelque fois, ce qui vaut le mieux, je ne m'arreſteray pas à en dire davantage les particularitez. Laura, qui ne s'eſtoit pas fort eſcartée de ces deux Amans, revint à eux au moindre ſigne, qu'ils luy firent; & aprez un adieu des plus tendres, ils ſe ſeparerent; & l'Eſclave ramena le Comte hors de l'appartement, ſi perdu d'amour, qu'a peine il y voyoit. Il fut de la chez le Baſſa, qui, d'abord qu'il le vit, ne manqua pas de remarquer le changement, qu'il y avoit en luy, de ce qu'il eſtoit auparavant, avec un air tendre & languiſſant, qui le fit rire. He bien! Alexandre, luy dit il, l'amour joüe-t-il bien ſon

personnage? sont ce les peines au moins, où les plaisirs, qui vous ont aujour-d'huy si fort charmé. J'avoüe, Seigneur, luy répondit il en soûpirant, que ce sont les plaisirs, mais des plaisirs qui me cousteront peut être bien des peines. Le Bassa, qui crut, que la confidance vaudroit alors quelque chose, le prit par la main, & le mena avec luy au jardin, pour faire quelques tours d'allée. Il le mit d'abord sur le Chapitre de sa bonne fortune, & le pria de luy dire sincerement, où il en estoit. Le Comte, qui avoit encore l'esprit & le cœur tout remply d'amour, n'eut pas grand peine de luy faire un ravissant portrait de ses tendres sentimens, de luy peindre les plaisirs, qu'il avoit eus ce soir-là, avec des traits & des couleurs si vives & si touchantes, y adjoûtant

tant les soûpirs & les exclamations, avec des gestes & des regards si parlans & si passionnez, qu'il alla reveiller dans l'ame du Bassa la tendresse dêja assoupie, qu'il avoit vuë autrefois pour Laura. Quelque soin qu'on prene, de se guerir d'une passion, il en reste toûjours assez dans le cœur d'un Amant, pour y exciter une grande ardeur, au moindre feu qu'on y approche. L'insensibilité & la resistance de Laura n'avoient pas eu assez de glace, pour esteindre entierement celuy de ce Seigneur. Elle avoit seulement produit quelque cendre, qui n'avoit servy qu'a le mieux conserver pour une autrefois. Si le Comte en eust agy en Amant politique, il auroit preveu, qu'il estoit toûjours fort delicat & fort dangereux, de faire de telles representations devant

des gens, qui ſont de complexion amoureuſe, à plus forte raiſon devant un homme, qu'il devoit regarder encore comm'un Eſpece de Rival, & qui avoit tout pouvoir ſur luy. Mais il eſt vray, que, comme il ne croyoit pas hazarder rien du ſien, en parlant ainſi de Laura, qu'il n'aimoit pas; & qu'au contraire, il feſoit mieux ſes affaires, en luy perſuadant qu'il l'aimoit, il ne ſe meſnagea pas, comm'il auroit fait dans une autre conjonĉture.

Le Baſſa n'en dormit point de la nuit. Laura luy parut mille fois plus belle & plus charmante dans les traits que le Comte l'avoit repreſentée, qu'il ne l'avoit jamais veuë. Il ſe conſidera comme le plus mal-heureux de tous les hommes, d'en avoir, non ſeulement abandonné la pourſuite; mais d'avoir contribué luy

même,

même, à la voir entre les bras d'un autre. La jalousie le prit sur cela, & aprez la jalousie, le depit se messla de le tourmenter. Il trouvoit, qu'il ne pouvoit rien estre arrivé de plus honteux à un homme comme luy, qui n'avoit jamais trouvé de la resistance en aucune femme, que d'avoir esté mesprisé par une Esclave, qui dependoit de luy, & qui s'estoit donnée à un autre Esclave, dés la premiere fois qu'elle l'avoit vû: car il ne doutoit pas, que tout ne fust dêja conclu, aprez le recit passionné qu'Alexandre luy avoit fait. Il eut des imaginations sur ce Chapitre, qui luy donnerent de terribles chagrins; & s'il ne haïssoit pas le Comte, dans ce tems là, on peut assurer du moins, qu'il ne sentoit pas pour luy ce grand fonds de bonté, qu'il avoit d'ordinaire.

Pour

Pour Laura, quoyqu'il fuſt des-lors plus amoureux d'elle, qu'il ne l'avoit jamais eſté, il ne laiſ-ſoit pas, d'avoir le cœur un peu aigry contre elle de cette prefe-rence, & de luy reprocher toute la nuit dans ſon eſprit ſon peu de diſcernement, d'avoir fait plus de cas d'une amitié, qui ne luy pouvoit ſervir de rien, que de la ſienne, qui auroit fait ſa fortune: En ſuite de ces penſées, il luy en venoit d'autres, qui regardoient ſa propre perſonne. Il s'accuſoit de baſſeſſe, de foibleſſe de cœur, de s'inquieter pour les ſentimens d'une creature, qui meritoit ſi peu ſon eſtime: De vouloir trou-bler la ſatisfaction de deux A-mans, dont il avoit fait naiſtre luy même l'amour. Tout cela neanmoins n'empecha pas, qu'il n'allaſt le lendemain au ſerrail avec le Comte; mais c'eſtoit ſeule-ment,

ment, pour obſerver la contenance de Laura. Cette Eſclave ſurpriſe de le voir venir, voicy qui eſt extraordinaire, Seigneur luy dit elle en riant, deux fois en une ſemaine: je ne ſçay, ce qu'on n'en dira pas. Ce ne ſera pas vous au moins, luy répondit le Baſſa, qui y trouverez à redire, j'y viens trop bien accompagné: Et ſi l'on croit, adjoûta-t-il, que ceſt pour l'amour de vous, comm'on à dit autrefois, vous ſçavez, que ce n'eſt pas pour l'amour de moy; ainſi vous m'en devez eſtre d'autant plus obligée. Laura la remercia fort civillement de ſa bonté. Ils lierent tous trois une petite converſation de galanterie, dans la quelle le Baſſa dit aſſez de douceurs à Laura, pour luy faire comprendre une partie du trouble amoureux, qu'il y avoit dans ſon

ſon ame, ſi elle s'en fuſt deffiée: mais de l'air qu'on s'y eſtoit pris, toutes ces gentilleſſes paſſerent pour des effets de ſa belle humeur. Cependant, comme le Baſſa ne pouvoit eſtre venu-là, que ſous le pretexte de voir la Sultane, il ne ſe peut diſpenſer de luy rendre ce devoir; mais il n'y fut guere de tems; & ſon inquietude le rappellant auprez de ces deux Amans, il les alla rejoindre, le pluſtôt qu'il peut. Il dit encore mille choſes plus obligeantes à cette Eſclave, que tout ce qu'il luy avoit dêja dit. Il luy fit même beaucoup d'amitiez, & la regarda en ſortant d'une maniere, que ſi elle y euſt fait la moindre reflection, elle eut bien compris, que la tendreſſe qu'il avoit eu autrefois pour elle, reprenoit feu plus que jamais. Mais elle n'avoit garde

d'avoir

d'avoir ce ſoupçon, aprez l'amitié qu'il avoit pour ſon cher Alexandre, aprez qu'il avoit eſté l'inſtrument de cette pretenduë paſſion, qu'il y avoit entre elle & le Comte. Elle n'avoit garde de croire, qu'il la vouluſt troubler; Elle prit tout pour galanterie, & n'en fit que railler avec la Sultane, a qui elle alla rendre compte, de tout ce qui s'eſtoit dit avec le Baſſa & avec Alexandre. La belle Turque s'alla coucher fort peu contente ce ſoir-là de ſon deſtin, aprez s'eſtre attenduë d'avoir encore un entretien pareil à celuy qu'elle avoit eu le jour d'auparavant. Elle ne ſe pouvoit conſoler du fâcheux contre tems de la viſite d'un homme, qui faiſant les delices de tous les autres, ne ſembloit eſtre fait que pour l'incommoder & pour luy donner du chagrin à

Elle

Elle ſeule. Laura luy dit en plaiſantant, qu'elle avoit grand tort de s'en plaindre, puiſque c'eſtoit à ſa complaiſance, qu'elle devoit ſon Amant. He mon Dieu! qui ſçait! luy répondit elle, pour quoy il a eſté ſi complaiſant. Tu peux croire au moins, adjoûta-t-elle, que ce n'a pas eſté, pour m'obliger. Non aſſurement, Madame, luy repartit Laura, mais vous ne luy eſtes pas moins obligée; & je crois que vous l'en devez toûjours remercier pour moy. Aprez cette petite raillerie, Elles parlerent, de ce qui pouvoit l'avoir amené ce ſoir-là, & ne crurent pas, que ce fuſt autre choſe, que la complaiſance qu'il avoit pour le Comte.

Ce Seigneur eſtoit devenu chagrin, & ſolitaire. On ne le voyoit plus que dans le jardin, ou il ſe promenoit ordinairement tout

ſeul

ſeul & quelque fois avec Alexandre, à qui il ne parloit plus de Laura ni de retourner chez la Sultane : Ce qui donnoit quelque inquietude à cét Amant, qui, outre ce qu'il ſouffroit, d'eſtre privé de la veuë d'une perſonne, qu'il aimoit dêja plus que ſa vie, & qu'il ne pouvoit plus ceſſer de voir, ſans ceſſer de vivre, avoit mille cruelles idées ſur le changement d'humeur du Baſſa, qu'il ne pouvoit attribuer, qu'a quelque ombrage, qu'il luy avoit pris, peut être ſur la Sultane. Mais s'il eſtoit tourmenté la deſſus, cette belle & ſa confidente n'en eſtoient pas moins en peine. Elles avoient vû paſſer le premier, le ſecond, le troiſieme, le quatrieme jour ſans voir Alexandre. En amour on conte juſques aux momens & les jours d'abſcence paroiſſent bien longs.

Qu'est ce, que tout cecy, se disoient elles l'une à l'autre. Elles avoient mille frayeurs, & ne sçavoient de quoy. Il est bien difficile dans des lieux comme ceux-là de rien faire de secret : Neanmoins elles ne croyoient pas, d'avoir jamais donné occasion de parler, ni que personne de l'appartement se fust apperceu de leur intrigue. Enfin le cinquieme jour, aprez bien de tourmens d'esprit, le Bassa les vint voir; mais le malheur fut, qu'il y vint seul. Il parut même si reveur & si changé, qu'elles ne douterent plus, qu'il n'eust eu le vent de cette intelligence, qu'elles avoient avec ce Chrestien : mais ce qui acheva de les perdre de frayeur, c'est que Laura l'ayant accompagné quelques pas hors de la Chambre, comm'elle avoit coustume de faire, luy demenda, ce qu'il

qu'il avoit fait de son cher Eunuque, je suis jaloux, luy répondit il sans s'arrester, & c'est assez vous dire. Ce fut là le coup mortel : Laura en alla donner l'allarme à sa maistresse, & luy dit, qu'il n'en falloit plus douter, & que le Bassa venoit de s'expliquer à elle, que c'estoit la jalousie, qui estoit la cause, qu'il n'amenoit plus Alexandre avec luy. On craint facilement, quand on est coupable; mais la peur à cela, qu'elle renverse tellement l'imagination des gens, qu'on prent pour des veritez tres-constantes les plus legers soupçons. Que de soûpirs? Que de larmes? la pauvre Sultane ne-s'affligeoit pas tant des suites qu'elle pouvoit apprehender de la jalousie du Bassa, comme de la crainte, qu'elle avoit, que s'il estoit vray, qu'il fust jaloux de ce Chrestien,

qu'elle ne le vist plus de sa vie. Elle auroit bien voulu, luy pouvoir écrire ; mais on n'a pas toûjours en main des Postillons fidelles, dans des lieux où l'on a sujet de se deffier de tout le monde ; ou autant d'yeux, qui vous regardent, sont autant d'espions, à moins qu'on ne les mesnage, qu'on ne les gagne par argent où par caresse ; & encore aprez tous ces soins bien souvent on en est trompé. Comm'elle estoit dans cette peine, Laura receut un billet du Comte, qu'un Eunuque luy apporta, & qu'elle alla dabord montrer à la Sultane. Il contenoit ces paroles.

Madame, le Bassa toûjours plus obligeant veut bien que j'aye l'honneur de me promener ce soir avec vous dans le jardin du serrail. Je ne sçay, si vous pourrez vous dispenser

penser jusques là. Nous prendrons l'heure, que vous jugerez la plus propre. Il y sera avec une de ses maistresses. Mandez-moy, s'il vous plait, si je puis esperer cette grace de vous.

L'envie de cette promenade n'avoit pris au Bassa, que par un extreme desir qu'il avoit, de sçavoir au vray, ou en estoient Laura & Alexandre, & ce qui se passoit dans leur conversation. Le jardin estoit un lieu propre pour ce dessein, & sur tout la nuit, qu'il pouvoit les escouter sans estre veu. Il en avoit fait la proposition au Comte, dans la croyance qu'il la recevroit fort agreablement ; & en effet il en tesmoigna assez de joye, quoy-qu'il n'esperast pas, que cette partie deust jamais reussir ; par-cequ'il y avoit peu d'apparence que la Sultane permist à Laura

d'y venir: mais ce qui l'affligea, c'eſt qu'il crut, qu'effectivement le Baſſa eſtoit jaloux de ſa femme, puis qu'il ne vouloit plus, que ce fuſt chez Elle, qu'il viſt Laura.

Il fut queſtion d'écrire à cette Eſclave pour la diſpoſer a eſtre de la promenade. Le Comte écrivit le billet, & le Baſſa l'ayant envoyé par un Eunuque, voulut attendre ſon retour, pour voir la réponſe que Laura y feroit.

La Sultane lut ce billet, & eut la même penſée que ſon Amant, que c'eſtoit pour l'amour d'elle, que le Baſſa ne vouloit pas, qu'il vint davantage dans ſon appartement, pour voir Laura. Elle fut long tems à prendre une reſolution ſur cette promenade. Laura fort aviſée ne jugeoit pas à propos d'y aller, mais elle qui ne

ſuivoit

ſuivoit que les mouvemens de ſa paſſion, & qui aimoit trop pour rien faire avec raiſon, ſur ce qui regardoit les affaires du cœur, voulut, quoyqu'elle peuſt dire, qu'elle luy fiſt cette réponſe.

Vous joüeriez un trop mechant perſonnage, d'eſtre tout ſeul dans un jardin, pendant que d'autres s'y divertiroient. Je conſens par pitié, de vous y aller tenir compagnie; à condition neanmoins, que vous ſerez ſage, & que nous ſerons un peu eſloignez du lieu, où le Baſſa ſera; parceque je ne veux pas eſtre connuë, de celle qu'il aura avec luy. Si vous me pouvez promettre ces deux choſes, je ſuis a vous, aprez la quatriême priere, que la Sultane ſera couchée. Adieu.

Cette réponſe paſſa l'attente du Comte, & le rejoüit extremement, dans le plaiſir qu'il ſe promettoit,

mettoit d'avoir avec cette Esclave, de s'entretenir de la Sultane, tout le tems qu'ils feroient dans le jardin.

La nuit estant venuë & l'heure de la quatrième priere passée, le Bassa luy dit, qu'il pouvoit aller prendre Laura, & la conduire au jardin, pendant, que de son costé, il iroit chercher celle de ses maistresses, qui estoit de quartier. Car voyla comme ces Seigneurs en usent, avec la quantité de femmes qu'ils ont, dans leurs serrails : Quand ils n'ont point d'entestement particulier pour aucune, aujour-d'huy ce sera celle-cy, & demain un autre; & ne trouvant plus de ragoust à l'amour, ils en cherchent au changement, & à la varieté des mets.

Je crois, qu'il n'y aura pas beaucoup de peine à s'imaginer, avec

avec quelle extreme joye Alexandre receut cette commiſſion, & l'empreſſement qu'il eut, d'arriver chez la Sultane, qui toute charmée de le voir, ne peut luy teſmoigner la joye qu'elle en avoit, que par mille tranſports d'amour, & les careſſes les plus tendres, qu'une amante paſſionnée pouvoit faire a l'amant le plus aimé. Alexandre fit fort bien ſon devoir, & ne rendit pas ſeulement tranſport pour tranſport, careſſe pour careſſe, mais il paſſa, & l'amour fit des choſes en luy, où luy en fit faire dont l'amoureuſe Sultane fut tres contente. On s'eſtonnera peut être, qu'en ſi peu de jours, deux perſonnes, qui s'eſtoient ſi peu veuës, fuſſent ſi bons amys; mais on ſcaura, que l'amour fait bien plus de chemin dans ces Pays chauds, que dans les Pays

froids,

froids, où il n'y a que vents, que neiges, que pluyes a essuyer, & qui luy gastent les aisles & l'empechent de voler. Icy le soleil est presque toûjours dans son midy; & l'amour qui est un enfant tendre & qui va tout nud fait bien mieux ses affaires. Il y trouve les cœurs tous disposez, & avec rien il y met le feu.

Le Comte, qui ne pouvoit pas trop s'arrester, voulut mesnager le peu de tems qu'il luy restoit, à demeurer avec la Sultane, à luy faire quelques petits reproches, sur ce qu'elle souffroit, que Laura vint faire cette promenade avec luy. Il faut, luy dit il, Madame, où que vous ayez bonne opinion de mon cœur, où que vous m'aimiez bien tranquillement, pour n'avoir pas la moindre inquietude la dessus. La belle Sultane

luy

luy répondit, qu'elle ne se reposoit pas tant sur sa fidelité, que sur la sagesse de Laura, qu'elle connoissoit trop bien, pour croire, qu'elle luy voulust faire une perfidie. Prenez garde à vous seulement, continua-t-elle; car pour elle je m'y fie; & si vous voulez faire vôtre devoir, je suis persuadée, qu'elle ne manquera pas au sien. Apres ces paroles, elle ne voulut pas l'arrester davantage, de peur du Bassa & elle se retira dans sa Chambre. Cét heureux Amant, content de l'agreable moment, qu'il venoit de passer, demenda a Laura, si elle estoit preste: Elle luy répondit, qu'il ne luy manquoit plus, que son *Barnus*, qu'elle alla prendre. C'est une Espece de chappe qui les couvre depuis la teste jusqu'aux pieds. Le Comte la voyant revenir, cachée sous cét har-

harnois, prit le devant, ſelon la couſtume du Pays, & elle le ſuivit aprez. Il ne luy dit rien, tant qu'ils furent dans le ſerrail, de peur que quelqu'un ne les entendiſt, & ne les reconnuſt; mais eſtant arrivez dans le jardin, où la liberté eſtoit grande, il commença de rompre le ſilence. Qui ne diroit, *Madame*, luy dit il, que nous avons des deſſeins amoureux; car voicy un rendez-vous dans les formes; & le Baſſa ne manquera pas, de nous croire les plus heureux Amans du monde. Cette belle ne luy répondit rien: Elle feſoit toûjours ſon chemin & ils entrerent enfin dans le cabinet, qui leur avoit eſte aſſigné, & qui eſtoit aſſez eſloigné de celuy du Baſſa, comme Laura l'avoit deſiré. Le Comte luy donna la main, & comm'il ſçavoit fort bien les erres

de

de tous ces lieux la qu'il viſitoit preſque tous les jours, il la fit aſſeoir ſur des ſieges de gazon, qu'il y avoit. C'eſt bien en verité, Madame, luy dit il, en continuant ſur la même pointe, mettre la fidellité d'un homme a l'epreuve, que de l'expoſer a paſſer une partie de la nuit dans un lieu comme celuy-cy avec une fille auſſi belle que vous. Aprez cela, je crois, que la Sultane doit eſtre perſuadée de ma paſſion. Le Comte n'en dit pas davantage, pour voir ce qu'elle luy répondroit ; mais comm'elle ne luy diſoit mot encore, je penſois, pourſuivit il, qu'on nous avoit deffendu tous les plaiſirs d'un rendez-vous, hors-mis celuy de nous entretenir ; mais à ce que je vois, vous voulez vivre a la Turque ; & parceque c'eſt une grande faveur en ce Pays, que

fait une femme, que de se faire voir, où de parler à un homme, vous me voulez priver de l'un & de l'autre. Mais, je vous prie, vivons, quand nous serons ensemble, a la façon de nostre Pays, qui est bien plus raisonable, que celle des Turcs : La rigueur seroit trop grande, si vous en usiez autrement avec moy ; & je crois, que ce seroit plus, que la Sultane ne vous en demende ; & même plus que vous ne luy avez promis. Quittez de grace, adjoûta-t-il, en la prennant par son Barnus, cette inutile chappe ; car Elle n'est plus necessaire icy : & ayez la bonté de me dire quelque chose sur la Sultane, où si vous voulez, sur les avantures, qui vous ont amenée icy, & que depuis le premier jour, que j'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu une extreme envie de vous de-

demender. Vous ne me refuſerez pas cette grace, ſi vous jugez que je vous puiſſe eſtre neceſſaire à quelque choſe, comme je n'en doute pas, eſtant d'un même Pays que vous, & aſſez aimé du Baſſa, pour vous pouvoir ſervir auprez de luy. Elle eſcouta tout ce diſcours, qui devoit eſtre fort obligeant pour Laura, ſans luy repartir, & ſans quitter ſon Barnus, comm'il l'en prioit. Ce que voyant le Comte, il ne l'en preſſa pas davantage, & prenant un air plus ſerieux, ſi vous ſouhaittez, Madame, luy dit il, que nous paſſions ainſi la ſoirée, ce ſera tres-cruellement pour moy ; mais il faudra s'y accommoder, & s'eſloignant d'elle de quelques pas, il s'alla aſſeoir dans un coüin de ce cabinet, où il fut quelque tems, ſans luy rien dire auſſi. Cette belle ſoûpiroit, comme ſi elle

elle euſt eſté fachée, qu'il l'euſt quittée; mais le Comte feſoit le cruel à ſon tour, & ne répondoit point à ſes ſoûpirs. A la fin Elle s'approcha de luy, le prit par le bras, l'embraſſa, avec pluſieurs autres grimaces, comme ſi elle l'euſt voulu mettre tout de nouveau en jeu. Le Comte ſe prenant à rire; Pour Dieu, *Madame*, luy dit il, contentez-vous du ſacrifice, que je fais a l'amour, ſans vouloir pouſſer ma patience à bout. Ayons, ſi vous voulez, un peu de converſation; mais répondez moy, car je n'aime point de parler ſeul. Point de nouvelle: elle rioit ſeulement ſous cette chappe, & prennoit plaiſir à luy faire mille malices: dont à la fin le Comte s'impatientant, c'eſt trop, luy dit il, & puis que vous voulez rire, je m'en vay jouer à un jeu, qui

vous

vous fera parler, malgré que vous en ayez. La deſſus il la prit entre ſes bras, & ne luy pouvant oſter cette chappe, il prit certaines privautez auprez d'elle à faire rompre le ſilence à une fille auſſi ſage que Laura : Neanmoins Elle tint bon, & ne ſe deffendoit preſque pas ; de quoy le Comte fut extremement ſurpris ; & aprez l'eſtime, qu'il avoit conceuë pour cette fille, il crut, où qu'il y avoit quelque mechanceté cachée la deſſous, où qu'il s'abuſoit ; & ce fut alors, qu'il fit plus deffort que jamais, pour la voir au travers d'un peu de clarté, qu'il entroit dans ce cabinet. Si la Sultane, luy dit il, ſçavoit, ce que vous me permettez, elle ne vous ſçauroit guere de gré de vôtre ſilence, ni de la difficulté, que vous faites de vous laiſſer voir. Il ſemble que ce n'eſt, que

pour me donner lieu, de tout entreprendre ; & que vous ne me refuſez les bagatelles, que pour m'accorder le Principal. Cette belle ne pouvant plus ſe deffendre, luy abandonna ſon Barnus, & s'eſchappant de ſes mains, ah petit traiſtre, luy dit elle, eſt ce là la fidelité, que tu m'as promiſe. Ah ciel ! Madame eſt ce vous ? c'eſtoit la Sultane même, qui avoit pris la place de Laura, & l'on peut penſer, quelle agreable ſurpriſe fut celle de cét Amant. Dabord il ne la peut exprimer, que par cette exclamation ; & courant aprez Elle, qui ne fuyoit pas trop vitte, il l'atteignit à la porte du cabinet & l'embraſſant de toute ſa tendreſſe, ma chere Sultane, s'ecria-t-il, pour la deuzieme fois, eſt ce vous. Ouy c'eſt moy même, luy répondit elle, en ſe laiſſant douce-

doucement ramener dans le cabinet, mais qui me repents dêja, de ce que j'ay fait pour vous; car vous ne le meritiez pas. Me croyiez vous si simple, poursuivit elle, que d'exposer ainsi entre les mains d'un' autre, ce que j'ay de plus cher au monde: Ne vois-je pas, qu'il m'en auroit pris mal de m'y fier. Vôtre constance estoit fort chancelante; elle estoit du moins à demy-vaincuë; & si Laura la fausse Laura eust répondu à vos avences, ou en seriez-vous. Jamais homme plus confus que le Comte de tous ces reproches. Il n'estoit ni tout à fait coupable, ni tout a fait innocent. Il l'avoüa bien; mais il s'excusa sur la conduite, qu'elle avoit tenuë avec luy; & qu'il n'estoit pas d'un homme, de resister à toutes les attaques, qu'elle luy avoit fait. Enfin il gaigna

sa

ſa cauſe; l'accommodement ſe fit, dont l'amour ſigna les articles.

C'eſtoit bien s'expoſer, que de faire un tour comme la Sultane, que de venir chercher un Galand dans un jardin, où elle ſçavoit que ſon mary eſtoit: Bien de femmes ne la trouveront pas ſage, & deſapprouveront ſa conduite; mais de celles qui aiment, je crois, qu'il en eſt peu, qui eſtant en ſa place n'euſſent pris le même party. Le Baſſa, quoyqu'accompagné d'une fort belle Perſonne, paſſoit un peu plus mal ſon tems, que le Comte. Chabania, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, outre la beauté, avoit l'eſprit d'un fort joly tour & des manieres fort engageantes, qui la feſoient paſſer pour la plus charmante femme du ſerrail. Le Baſſa l'avoit autrefois fort aimée; mais toutes ces

amours

amours commodes ne ſont pas de durée. Elle eut beau faire ce ſoir-là, le Patron n'eſtoit point d'humeur à s'entretenir avec elle, & ne l'avoit menée avec luy, que pour luy ſervir de pretexte. Elle s'en deffia, dabord qu'elle ſceut, que Laura eſtoit dans le jardin. Le Baſſa luy avoit fait cette mechante confidance, croyant que c'eſtoit aſſez, pour luy mettre l'eſprit en repos de ce coſté-là, que de luy dire, que cette Eſclave eſtoit fort amoureuſe d'Alexandre, avec qui elle eſtoit. Elle n'en crut rien; & s'imagina bien pluſtôt, que ce Chreſtien luy ſervoit de confident; & qu'il ne l'avoit amenée dans le jardin, que pour ſon maiſtre. Elle en avoit eſté jalouſe, autrefois juſqu'a perdre l'eſprit; & je ne ſçay pour quoy, ce Seigneur s'eſtoit ſi mal adreſsé, & qu'il n'avoit pas pris une

une femme plus commode. Elle eſtoit au deſeſpoir de la pauvre figure, qu'il luy feſoit faire : à peine il luy avoit dit quatre paroles ; & elle voyoit bien, qu'il ſongeoit a Laura, pendant qu'il eſtoit avec elle ; cruelles conjectures pour une femme qui aime, qui ſçait, qu'elle eſt belle, & qui a de la fierté ; mais ce qui acheva de la deſeſperer, c'eſt que le Baſſa, à qui la jalouſie ne donnoit point de treve, aprez avoir eſté quelque tems avec Elle, ſans luy faire la moindre amitié, quoyqu'elle luy en donnât plus d'une fois occaſion, luy dit, qu'il avoit envie, d'aller eſcouter les Chreſtiens, pour ſçavoir, de quoy ils s'entretenoient. Elle ne luy répondit rien ; & le laiſſa partir ; mais un moment aprez, elle fut par une autre route a ce même cabinet, pour l'obſerver un peu

luy

luy même, & voir ce qu'il feroit.

Les nuits font fort claires dans ce Pays-là, & fur tout en Efté. Le Baffa, avec toutes les precautions qu'il avoit prifes, de s'approcher de l'endroit, où eftoit Alexandre, à la faveur des hayes, dont il fe couvroit, le mieux qu'il pouvoit, fut apperceu de la fauffe Laura. Son ombre le fit defcouvrir ; & cette belle en ayant fait prendre garde à fon Amant, il fortit & courut au devant du Baffa, pour le prier de ne paffer pas plus avant ; & d'avoir l'honnefte complaifance de luy laiffer joüir des agreables momens, qu'il luy avoit bien voulu procurer. La Sultane qui ne fçavoit, ce qui amenoit le Baffa de leur cofté, dans la frayeur qu'elle avoit, qu'il n'entrât dans le cabinet, malgré tout

ce

ce que luy pourroit dire Alexandre, en ſortit dabord aprez luy, pour s'aller cacher dans quelque coüin du jardin, où elle ſe croyoit bien plus en ſeureté.

Cependant le jaloux Baſſa, confus d'avoir eſté deſcouvert, ſe laiſſa flechir aux prieres de ſon Rival, n'y ayant plus lieu d'executer le deſſein qu'il avoit entrepris, & qui luy avoit ſi mal reuſſy : ſi bien qu'il reprit le chemin de ſon cabinet, & Alexandre celuy du ſien ; où eſtant arrivé, il fut bien eſtonné, de n'y trouver plus la Sultane. Il jugea bien, que la peur luy avoit fait prendre la fuite. Il en eſtoit dêja en peine, & vouloit l'aller chercher ; mais comm'il eſtoit preſt de ſortir, il vit, dans l'endroit le plus retiré de ce cabinet, quelque choſe, qui avoit la figure d'une

d'une femme. Il s'en approcha, & trouvant qu'il ne s'estoit pas mespris, il crut, que c'estoit un petit tour de malice, que la Sultane luy avoit voulu faire. Il en eut une joye extreme, & l'embrassant d'un air le plus passionné du monde, vous estes bien méchante, luy dit il, Madame, vous me vouliez faire courir tout le jardin pour vous chercher. Cette belle ne luy répondit rien, & se démeslant d'entre ses bras, Elle le quitta brusquement & se retira dans un autre coüin du cabinet : Ce procedé n'estoit pas d'un esprit aussi doux que celuy de la Sultane, qui l'aimoit si tendrement. Le Cavallier en fut surpris ; mais le moyen de se detromper si tôt la dessus, & de pouvoir croire qu'en si peu de tems, il se fust fait un si grand changement. Il s'approcha d'elle

pour la ſeconde fois, & la prenant par la main, pourquoy me fuyez-vous, luy dit il, Madame, & pourquoy vous cacher ? Il n'y a plus rien à craindre, le Baſſa s'eſt retiré dans ſon quartier, & m'a promis, de ne nous plus troubler. Il n'en peut tirer encore de reponſe, & ne ſçachant que croire de cette rigueur, il mit un genoux à terre, où elle s'eſtoit aſſiſe ſur du gazon, & luy baiſant la main qu'il luy tenoit, il la pria pour Dieu, de luy dire, ce qu'elle avoit, qu'il ſembloit, qu'elle fuſt fâchée contre luy. Il la careſſa, il luy fit des amitiez & des tendreſſes, qu'elle ſouffrit aſſez doucement : mais a la fin l'ayant entendu rire, d'un ris bien different de celuy de la belle Sultane, il l'examina de plus prez ; & reconnut à la Taille, que celle-cy avoit un peu plus groſſiere, & à ſes

ſes habits, qui n'eſtoient pas de même, qu'il ſe meſprennoit. Quel embarras fut le ſien? juſte ciel! Il crût d'eſtre arrivé au pays des methamorphoſes, & qu'il eſtoit, pour voir ce jour-là les choſes les plus extraordinaires du monde. Que Laura ſe fuſt changée en la Sultane, cela n'eſtoit pas ſi ſurprenant; le changement du moins en eſtoit agreable: mais que la Sultane fuſt devenuë une autre femme, & peut être la maiſtreſſe du Baſſa, c'eſt ce qu'il ne pouvoit comprendre. Mais ce qui le troubloit le plus; & qui luy donnoit de furieuſes inquietudes, c'eſt la peine, où il eſtoit, de ne ſçavoir, ce que la Sultane eſtoit devenuë; & la crainte qu'il avoit, que le Baſſa ne la rencontrât dans le jardin; & qu'il ne la reconnût. Il voulut aller a ſon ſecours; mais Chabania, car c'eſtoit
 elle,

elle, qu'il avoit pris pour la Sultane, l'arresta par son caffetan, & luy dit en moresq, qu'on ne quittoit pas ainsi les Dames, à qui on avoit dêja fait quelqu'avence d'amitié. Le Comte, qui n'entendoit pas cette langue, la pria de souffrir, qu'il se retirâ, depeur que le Bassa ne vint, & qu'il ne se fachât contre luy, s'il le trouvoit avec Elle. Mais ce furent des prieres inutiles: Elle n'entendoit point l'Italien, non plus que luy le moresq; & bien loin de le laisser aller, elle vouloit, qu'il s'assist auprez d'Elle, pour la venger des mespris du Bassa. Pendant cette petite contestation, qui devoit avoir quelque chose de fort singulier, entre deux personnes, qui ne s'entendoient pas, la Sultane entra toute hors d'haleine, & se jetta presque demy morte entre les bras d'Alex-

d'Alexandre, qui se trouva justement de ce costé-là pour la recevoir. Quelle frayeur pour cét amant? Et quelles pensées n'eut il pas dabord? Il crut, que tout estoit perdu, & qu'elle avoit esté reconnuë. Mais le Bassa arrivant un moment aprez Elle, le rassura par ces paroles. Vous fuyez, Madame, dit il à la fausse Laura, d'une estrange vittesse, un homme qui ne vous veut point de mal, & qui n'avoit pas envie de vous en faire: Et se tournant ensuite du costé d'Alexandre, il luy alloit faire sans doute quelque excuse galante, de luy avoir manqué de parole; mais voyant Chabania auprez de luy, il changea tout d'un coup de pensée & de langage; & demenda en moresq à cette belle, ce qu'elle estoit venu faire dans ce cabinet. Elle se leva, & aprez avoir répondu

d'un ton fort haut à cette question, Elle luy fit mille reproches sur son indigne foiblesse, de la quitter, pour suivre une miserable Esclave, qui le fuyoit. Ce fut une scene fort rare, que celle-là, & un Dialogue fort plaisant pour la Sultane; mais il n'y eut pas long tems à rire pour Elle; car Chabania, outrée jusques dans l'ame, du mespris, que le Bassa fesoit d'elle, & de ce qu'il luy disoit devant sa pretenduë Rivalle, se lança, comm'une furie sur elle, avec tant de promptitude, que le Bassa, ni Alexandre, qui la voulurent arrester, ne pûrent sauver la fausse Laura, d'estre un peu maltraittée. Cét Amant sentit jusqu'au fond du cœur cét outrage, & toutes les considerations, ni de la vie, ni de ce qu'il devoit au Bassa ne l'auroient pas empeché, d'en tirer

raison,

raiſon, ſi la crainte, qu'il eut, de perdre la Sultane, n'euſt pas eſté plus forte, que ſon reſſentiment. Le Baſſa n'en fut pas moins fâché que luy ; & prenant par la main cette emportée il la tira d'une maniere aſſez rude hors de ce cabinet, & la mena avec luy.

Le Comte ne ſe vit pas pluſtôt ſeul avec la Sultane, que l'embraſſant tendrement, mon Dieu! Madame, luy dit il, d'une voix paſſionnée; Que de dangers vous venez de paſſer pour l'amour de moy? Et quelle cruelle inſulte vous venez de ſouffrir? La Sultane ne feſoit, que rire de la derniere accanture, qui luy eſtoit arrivée, & diſoit qu'elle avoit eu plus de plaiſir, de voir le deſeſpoir de Chabania, pour qui naturellement elle avoit toûjours eu beaucoup d'averſion, qu'elle n'en

n'en avoit receu de mal. Mais Elle avoüoit en même tems, que la rencontre du Baſſa, qui alloit cherchant cette femme dans le jardin, luy avoit fait une cruelle peine; & que c'eſtoit par le plus grand bonheur du monde, qu'elle avoit porté avec Elle ſon Barnus, pour ſe cacher. Elle adjoûtoit à cela que ce cher époux luy avoit dit mille galanteries, qu'il luy en avoit fait même d'un peu fortes; mais que ſa fortune avoit voulu, qu'elle ne fuſt pas alors fort loin du cabinet, & qu'elle ſe fuſt eſchappée de ſes mains, dont peut être elle ne ſe ſeroit pas tirée heureuſement, & ſans quelque facheuſe ſuite. Elle luy dit, qu'aprez cela il ne falloit pas douter, que le Baſſa ne fuſt devenu tout de nouveau amoureux de Laura, que toutes ces douceurs qu'il luy avoit dit, & tous les

les emportemens qu'il avoit eus dans cette rencontre, ne le luy avoient fait que trop connoiſtre. Que c'eſtoit là le veritable ſujet de leurs allarmes, & la raiſon pourquoy il ne le menoit plus au ſerrail. Le Comte fut de ſon ſentiment, & ils jugerent l'un & l'autre, qu'ils avoient beſoin de le meſnager; mais qu'il falloit, que Laura, qui devoit joüer le principal rôle, les ſervit de ſon adreſſe & de ſa complaiſance.

Le Baſſa, qui prennoit peu de plaiſir dans ce jardin, aprez le mechant ſuccez de tous ſes deſſeins amoureux, ayant taché d'appaiſer un peu l'eſprit irrité de Chabania, voulut la ramener chez elle, & paſſa devant le cabinet d'Alexandre, pour luy faire ſigne, qu'il eſtoit tems de ſe retirer. Le Chreſtien le ſuivit un moment

aprez trop heureux d'eſtre ſorty de cette maniere d'une promenade ſi pleine d'avantures. Il accompagna ſa chere Sultane dans ſon appartement, où il ne s'arreſta par fort long tems avec elle, depeur du Baſſa, & ſe retira chez luy. Il paſſa fort agreablement le reſte de la nuit, quoyqu'il ne dormiſt guere; & je crois qu'il en avoit raiſon; mais non pas ſon Patron, qui n'eut, que de mortels chagrins pour luy. Laura, dont il eſtoit alors plus amoureux, qu'il n'avoit eſté de ſa vie, le deſeſperoit par ſes rigueurs & ſes cruautez. Plus de douceur dans ſa vie, ſi elle n'avoit un peu de pitié de luy. Toute l'affection, qu'il avoit pour Alexandre, ne pouvoit l'empecher, d'eſtre ſon Rival, & de ſouhaitter, de partager avec luy les faveurs, qu'il recevoit de cette belle. Sa paſſion eſtoit en

un

un point, que c'eſt le dernier de tous les martyres, que de n'eſtre pas aimé: & quand il ſongeoit à l'occaſion, qu'il avoit laiſſé perdre la nuit precedente, lors qu'il tenoit Laura en ſon pouvoir, il en avoit un ſi cruel depit, qu'il s'en ſeroit volontiers pris contre luy même. Il n'avoit pourtant pas trop à ſe repentir de ſa diſcretion; car il en avoit aſſez fait, & à moins que d'avoir voulu pouſſer la galanterie à bout, il n'en pouvoit pas faire davantage. Il ne vouloit pas ſe declarer encore à Alexandre, ni luy faire connoiſtre ſes nouveaux ſentimens; ſoit pour luy eſpargner le deſplaiſir, qu'il jugeoit bien, qu'il luy donneroit, ſoit parce qu'il ſe vouloit ſervir de luy, & qu'il luy pouvoit nuire.

Le matin, dabord qu'il fut levé, il alla chez luy, comm'il ſe-

ſoit quelque fois familierement & ſans ſuite, & le trouva encore au lict. Il faut, luy dit il, eſtre auſſi heureux, qu'Alexandre l'eſt en amour, pour pouvoir dormir, auſſi tranquillement que luy. S'il y a quelqu'un, Seigneur, luy ré. pondit le Comte, qui ait ſujet de ſe loüer de ſa bonne fortune ſur ce chapitre, c'eſt ſans doute un Seigneur auſſi bien fait & auſſi galant que vous, qui n'a, qu'a dire j'aime, pour eſtre aimé. Ouy ? juſqu'a Laura, luy repartit en ſoûriant le Baſſa, mais cette Eſclave ma bien fait connoiſtre, que je pouvois ſoûpirer inutillement ; & que pour eſtre maiſtre de la Perſonne, on ne l'eſtoit pas du cœur. Il a fallu, continua-t-il, qu'Alexandre ſoit venu de l'Europe en Afrique, pour faire cette conqueſte. C'eſt en cela, Seigneur, luy repliqua le Comte,
que

que paroit la Bizarrerie de l'amour, qui ne ſçait bien ſouvent, à quoy il s'attache ; mais qui ſuit les effets du deſtin ou des Aſtres, qui predominent ſur les cœurs. Je crois, Seigneur, adjoûta-t-il en ſoûriant auſſi, que vous eſtes dêja tout conſolé de celuy de Laura, & que vous navez pas deſiré, que j'en fuſſe amoureux, pour devenir mon Rival. Je vous declare au moins, pourſuivit il, voyant que le Roy ſoûpiroit, que quand cela arrivera, vous ne ſçauriez me faire plus de grace, que de m'en advertir : Parceque toute la paſſion que je puis avoir pour cette fille, ne m'empechera pas de faire mon devoir. Je ceſſeray d'y rien pretendre, dabord que je ſçauray, que vous y avez le moindre deſſein, pour n'avoir rien à diſputer avec une Perſonne, a qui, comme je dois

toutes choses, je cederay aussi tout. On ne se deffait pas si aysement, luy répondit le Bassa, d'une passion comme la vôtre. Croyez moy Alexandre: il faudroit premierement, me persuader, que vous ne sçavez guere aimer. J'aime assurement, Seigneur, luy repartit le Comte, & peut-être autant qu'on peut aimer; mais aprez les bontez dont vous me comblez tous les jours, ce sera toûjours vôtre repos & vôtre satisfaction, que j'aimeray le plus; & si Laura vous paroit aimable, comm'elle l'a esté autrefois a vos yeux, je vous le dis encore une fois, Seigneur, je cesse de l'aimer. Le rusé Italien ne se mettoit pas en grand frais; il pouvoit bien faire le genereux, quand il n'y alloit rien du sien. Le Bassa luy demenda, s'il en auroit bien

voulu

voulu dire autant devant cette belle : & il luy répondit, qu'il le croyoit trop juste & trop galant, pour vouloir exiger de luy, qu'il fist devant une maistresse une declaration comme celle là. Ensuite de ce discours, le Bassa luy proposa de faire une seconde partie de promenade, pour ce jour là ; & le pria en même tems d'en écrire à Laura. Le Comte ne s'en estant pû deffendre, voicy la réponse qu'il en receut.

On ne s'expose pas deux fois au même danger : Le Bassa ne m'a pas assez mesnagée la nuit passée, pour m'y oser fier encore ; & vous vîtez de plus comme j'y fus maltraittée par celle, qu'il avoit avec luy. Contentez-vous que si vous venez icy, j'auray l'honneur de vous voir mais plus de promenade.

Le Bassa bien chagrin de cette réponse, à laquelle il ne s'atten-

doit pas, ſortit de la Chambre du Comte, ſans luy rien dire ; & paſſa le reſte du jour, ſans voir perſonne. Neanmoins, le ſoir, il fut chez la Sultane, où il rencontra dabord Laura, qui luy demenda encore des nouvelles d'Alexandre, & pourquoy il ne l'amenoit plus avec luy. Serez vous fâchée, luy répondit il, que je tienne ſa place pour ce ſoir. Ce ſeroit trop d'honneur pour moy, luy repartit elle en riant ; mais la Sultane vous attend, qui ne ſe porte pas bien. Le Baſſa luy donna la main, & la voulut mener dans une Chambre particuliere : ce que voyant cette Eſclave, & que c'eſtoit tout de bon, le pria de la laiſſer aller, que ſa maiſtreſſe ſe trouvoit mal, & qu'il ſçavoit bien, qu'elle ne pouvoit eſtre un moment ſans la voir. Ouy la Sultane eſt malade, luy repartit

le

le Baſſa, Elle ne peut eſtre un moment ſans vous voir, parceque c'eſt moy, qui deſire de paſſer ce moment avec vous : ſi c'eſtoit Alexandre, vous trouveriez bien le moyen de n'avoir pas ſi tôt à faire auprez d'elle. Il luy fit ce reproche d'un ſi plaiſant ton de voix, qu'elle ne peut s'empecher d'en rire. Vous ſçavez, luy repliqua-t-elle, que ce n'eſt pas la même choſe, quand vous eſtes auprez d'elle : Et puis, adjoûta-t-elle en ſoûriant, on ſe hazarde un peu plus pour un amant. He bien ? c'eſt l'amour auſſi, luy dit il, en la preſſant de le ſuivre, qui m'ameine icy. Et c'eſt auſſi Seigneur, luy répondit Elle, en tâchant de ſe deffaire de luy, ce qui m'oblige à evitter l'occaſion de me trouver ſeule avec vous : car quoyque vous ſoyez un homme achevé en toutes choſes,

vous me permettrez bien, de vous dire, que pour le ſexe, vous n'avez guere d'egard, & qu'on ne ſe peut guere fier à vous; teſmoin les inſultes que vous me fîtes hier au ſoir au jardin. Le Baſſa luy fit mille ſermens de ſe tenir dans tout le reſpect & toute la diſcretion, qu'elle pouvoit deſirer d'un honneſte homme luy proteſtant, qu'il ne demendoit, qu'un quart d'heure d'entretien avec elle: ſibien que Laura, qui connoiſſoit ſon humeur emportée, quand on luy refuſoit ce qu'il croyoit de raiſonable, ſe laiſſa aller, à luy accorder ce quart d'heure d'entretien. Il luy fit mille reproches ſur la dureté, qu'elle avoit toûjours euë, pour luy, & luy dit les choſes du monde les plus tendres & les plus paſſionnées. Laura ſe deffendit toûjours ſur l'honneur, ſur

ſa

ſa Religion, ſur la Sultane ſa maiſtreſſe, qui eſtoient trois choſes, qu'elle n'auroit pas voulu trahir pour la vie. Si vous m'aimiez un peu, luy répondit le Roy en ſcûpirant, vous ne trouveriez pas tant de raiſons pour vous deffendre. J'ay ma Religion, pourſuivit il, comme vous la vôtre, & qui a des loys pour le moins auſſi ſeveres; mais l'amour eſt plus fort que toutes les loix & que toutes les Religions du monde; & ceux qui le ſervent, n'adorent point d'autre Dieu. Pour la Sultane, que vous importe-t-il, ce ſera mon affaire & non pas la vôtre; & il ne tiendra qu'a vous, qu'elle n'en ſache rien. Mais que me dites-vous de l'honneur? En verité, y va-t-il plus de vôtre gloire, d'aimer un homme comme moy, que d'aimer un homme comm'Alexandre.

Vous

Vous vous trompez, Seigneur, luy répondit Laura, si vous croyez, que dans les visites que m'a rendu ce Chrestien, il s'y soit rien passé de contraire à mon devoir. Il n'est pas des gens de nostre Nation, comme ceux de celle-cy: Pour estre ensemble & sans tesmoin, une fille n'en est pas moins en seureté de son honneur. Je vous jure, Seigneur, qu'Alexandre n'a jamais receu faveur de moy, que je ne pusse accorder à l'homme du monde, qui me seroit le plus indifferent. Quoy dans le jardin? interrompit le Bassa. Ni dans le jardin, ni ailleurs, luy repartit elle, il n'a point eu d'autre avantage, que celuy de m'avoir veuë, qui, parmy nous, est compté pour rien. Pourriez-vous, luy repliqua le Bassa, me faire accroire, ce que vous dites. Laura luy dit, qu'il n'y

n'y avoit rien de ſi vray, & qu'il en pouvoit eſtre perſuadé. Mais Seigneur, adjoûta-t-elle, faites mieux, ne l'amenez plus icy; & vous verrez, ſi je vous en fais jamais de plainte. J'aurois tort, luy repartit le *Baſſa*, de vouloir deſtruire une ſi belle amitié. Je vous proteſte, que ſi je pouvois, je ne vous y troublerois point; mais je ne ſuis pas ſi bien maiſtre de moy même, que je puiſſe gaigner cela ſur mon cœur, ni le ranger, comme je voudrois. Neanmoins, puiſque vous aimez ſi peu Alexandre, que vous puiſſiez vous reſoudre ſi facilement à ne le plus voir, je ne dois pas tant me geſner; mais eſperer pluſtôt, que, quelque jour, vous m'aimerez peut-être autant que luy.

Aprez ces paroles, le Baſſa ſe retira, l'eſprit un peu plus en

repos.

repos, que quand il eſtoit venu, quoyque toûjours fort amoureux. Il n'adjoûtoit pas entierement foy, à ce que Laura luy avoit dit, ſur le peu d'attachement, qu'elle avoit, pour Alexandre ; mais il croyoit bien, qu'elle n'avoit pas cette grande paſſion pour ce Chreſtien, qu'il s'eſtoit imaginé, où bien, qu'il eſtoit arrivé quelque querelle entre ces deux Amans, qui avoit un peu refroidy leur amour : car de part & d'autre, il avoit remarqué, plus d'indifference, que cette paſſion n'a couſtume d'en inſpirer. Puis faiſant tout d'un coup reflection ſur luy même, ne ſeroit-ce pas, continuoit il d'un eſprit de defiance, un effet de leur Politique, ne ſeroient ils point de concert, a me tromper ; & parce qu'ils ſont aſſurez du cœur l'un de l'autre, n'affecteroient ils pas

de

de ne se point aimer, pour le faire plus tranquillement. Non cela ne se peut, adjoûa-t-il, & l'amour est une passion, qu'on a beau vouloir cacher, il faut ou qu'elle estouffe, ou qu'elle paroisse au jour. Alexandre n'est point aimé, où ne l'est que mediocrement. Il luy fut d'autant plus aysé de se le persuader ainsi, qu'il le souhaittoit de tout son cœur. De la sa passion prit de si grands accroissemens, qu'elle en devint plus grande que jamais. Il n'est rien, qui fomente tant celle de l'amour, comme l'espoir, ni qui soit plus aysée à se flatter, & à se promettre.

Laura fut rendre compte de toute cette belle conversation à sa maistresse, qui auroit bien souhaitté, qu'elle se fust un peu relachée de cette grande severité, qu'elle avoit tesmoignée au Bassa,

&

& qu'elle euſt eu un peu plus de complaiſance pour luy, ſans laquelle, Elle jugeoit bien, qu'on ne verroit pas ſi ſouvent Alexandre. Laura au contraire diſoit, que cette complaiſance gaſteroit tout ; parceque le Baſſa, fondant la deſſus quelques eſperences de faveur, deviendroit encore plus amoureux & par conſequent plus jaloux de ſon pretendu Rival. Que dois-je donc faire ? diſoit cette pauvre Amante, ſi de tous coſtez j'ay tout à craindre ; s'il n'y a que mal-heurs, a eſperer pour moy. Laura luy dit, que les choſes n'eſtoient pas ſi deſeſperées, qu'elle deuſt s'en affliger : Que le Baſſa luy avoit promis de luy envoyer le lendemain Alexandre, & qu'on verroit un peu avec luy, de quelle maniere on ſe devroit conduire.

Le Comte ne ſçavoit pas, que

le Baſſa euſt eſté chez la Sultane : & comm'il ne l'avoit pas envoyé chercher de tout ce jour-là, il fut le lendemain de luy même a ſon levé. Il le trouva encore couché, dans un abattement & une melancholie ſur le viſage, qu'il eſtoit ayſé de juger de la triſteſſe de ſon cœur. Il le receut neanmoins d'un air de bonne amitié, & qui ne teſmoignoit pas, qu'il euſt rien contre luy. Il fut quelque tems ſans luy rien dire ; & le regardant enſuite d'un air de confiance. Alexandre, luy dit il, je ſuis le plus mal-heureux de tous les hommes, & en amour plus qu'en toute autre choſe. Laura, adjoûta-t-il en ſoûpirant, la cruelle Laura n'a pas la moindre tendreſſe pour moy : Que dis-je pas la moindre pitié des maux, qu'elle voit, que je ſouffre pour Elle ; & ſi vous n'avez pas, vous même,

un peu de complaiſance pour moy, je ne ſçay, ce que je deviendray. Ah! Seigneur, luy répondit le Come, dites moy ſeulement, ce que vous deſirez de moy; & ce que je puis faire pour vous. Vous ſçavez, pourſuivit il, qu'on ne diſpoſe pas du cœur des gens; mais ſi je puis contribuer à vôtre ſatisfaction, ſi vous voulez, que je luy parle; ſi ...... Que je ſerois heureux! interrompit il, ſi vous vouliez faire ce que vous pouvez. Seigneur, s'il ne depend que de moy, luy repartit le Comte, vous pouvez vous promettre de l'eſtre. Le Baſſa garda aprez cela quelques momens le ſilence, comme s'il euſt revé, à ce qu'il luy vouloit dire; mais Alexandre le preſſant de ſe declarer à luy, il luy dit avec un peu d'embarras, de donner un rendez-vous à Laura dans une Chambre

de l'appartement de la Sultane, ou il se trouveroit pour luy. Cette proposition, si indigne du cœur d'Alexandre, l'estourdit dabord d'une telle maniere, qu'en ayant extremement rougy, il ne sçeut que luy répondre. Le Bassa remarqua son desordre, & en fut plus confus que luy; mais depeur qu'il ne s'expliquât contre ses intentions, n'en ayant pas bien auguré de cette rougeur, il luy dit, pour se deffaire de luy, qu'il y allât songer; & qu'il luy rendist réponse, s'il en pouvoit espe er quelqu'une de luy, qui fust favorable, a ce qu'il desiroit.

Le Comte sortit de la Chambre, & alla faire mille reflections sur sa mal-heureuse fortune, qui l'avoit reduit à cette extremité, que de le vouloir faire servir de tel Personnage. Ce n'est pas, qu'il ne fust bien persuadé, que Laura

n'y viendroit pas; & qu'il ne sceust, qu'il n'y alloit pas du sien, quand même elle accepteroit le party, & qu'il auroit favorisé la passion de l'amoureux Patron: mais c'est, qu'outre, ce qu'avoit de bas l'employ, qu'il luy donnoit là, il estoit au desespoir, qu'il l'eust jugé si mal-honneste homme, qu'aimant une fille, comm'il croyoit, qu'il aimoit celle là, il luy eust pû faire une pareille trahison. Cette seule pensée l'affligeoit; & il ne l'auroit pas fait, quand il en auroit dû mourir.

Le Bassa, aprez l'avoir vû sortir de cette maniere de sa Chambre, crut bien, qu'il n'y avoit rien à esperer de ce costé-là: & comme c'estoit un homme fort raisonable, il ne luy en voulut pas plus de mal; au contraire il l'en estima davantage; mais il voulut cher-

chercher à ſe contenter d'ailleurs: Sa paſſion eſtoit arrivée en un point, que n'y ayant plus ni raiſon, ni bon ſens, qui la puſſent moderer, elle eſtoit capable, de luy faire tout entreprendre. Le plus honneſte de tous les hommes, changé en un amant deſeſperé, devient le plus furieux & le plus deſreglé; parce qu'il eſt d'autant plus ſenſible au meſpris, qu'on fait de luy, qu'il croit, de meriter quelque choſe.

Cét Amant tranſporté, n'ayant donc pû reuſſir auprez d'Alexandre, ſur une propoſition, qui enfermoit une trahiſon, reſolut de tromper luy même Laura, & de l'aller voir ce jour la deguiſé en Eunuque. Ce deſſein n'eſtoit pas des mieux concertez; neanmoins il luy reuſſit, comme vous allez voir. Il n'eut pas la patience d'attendre, qu'il fuſt l'heure,

qu'il alloit ordinairement chez la Sultane; car dabord qu'il fut nuit, il partit travesty, comme j'ay dit, & se rendit à l'appartement, où n'ayant trouvé qu'une vieïlle moresse à la porte, qui n'avoit garde de le reconnoistre, il l'envoya à Laura, pour luy dire, qu'un Eunuque de ses amys desiroit de luy parler dans la Chambre du Repos. Elle estoit ainsi appellée a cause qu'elle estoit fort retirée & sans bruit, où l'on alloit dans l'Esté passer quelques heures pour dormir l'aprés-disner. Il avoit choisy cette Chambre, comme la plus propre pour le dessein qu'il avoit fait, & la vieïlle ne se fut pas plustôt chargée de cette commission, qu'il s'y alla cacher. Laura estoit alors occupée a quelque affaire; & la Sultane, ayant rencontré cette moresse empressée à la chercher,

luy demenda par hazard, ce qu'elle vouloit de Laura. La vieïlle, à qui on n'avoit pas fait un ſecret de la commiſſion, qu'on luy avoit donnée, luy dit librement, qu'il y avoit certain Eunuque, qui deſiroit de luy parler dans la Chambre du repos. La Sultane entendant parler d'Eunuque, qui vouloit parler a Laura, ne douta pas dabord, que ce ne fuſt Alexandre : Et ſans conſiderer autre choſe, ni s'informer davantage de la vieïlle, de quelle maniere eſtoit fait cét Eunuque, Elle prend le Barnus de Laura, & s'en va au rendez-vous. Pour peu de reflection qu'elle euſt fait à cette ambaſſade, elle ne s'y ſeroit pas trompée, ni expoſée ſi legerement au hazard, où elle ſe mit. Ce n'eſtoit pas la couſtume de ſon Amant, d'en uſer ainſi, ni de la voir autre part que dans la Chambre de l'Al-

l'Alcauve: à peine devoit il sçavoir le nom, de celle, ou on luy avoit dit, qu'il attendoit Laura; & aprez, ce qu'elle sçavoit du Bassa, elle s'en devoit deffier. Mais quand on aime, de la maniere que la Sultane aimoit, on est sujet à faire encore de plus grandes fautes. Elle sçavoit, qu'Alexandre ne la devoit venir voir, que la nuit; & neanmoins Elle l'attendoit depuis le matin, qu'elle avoit esté éveillee; & dans cette amoureuse attente, qui la tenoit dans une mortelle inquietude, qu'il vint, où qu'il ne vint pas, à mezure que l'heure s'approchoit, il falloit peu de chose, pour la faire precipiter. Les femmes, qui auront esté amoureuses, avoueront bien, qu'il n'est rien de si difficile, que-d'estre prudentes dans ces occasions là; & que le seul nom de leurs Amants,

mants, quand Elles les attendoient, à esté capable de les faire tressaillir de joye, & même de courir sans sçavoir, s'ils estoient arrivez.

La passionnée Sultane se laissant donc conduire en aveugle, où Elle croyoit, que l'amour l'attendoit, emprunta les aisles de ce Dieu, pour arriver plustôt à cette Chambre. Il n'y avoit point de lumiere; mais cela ne la surprit pas, parce qu'on n'en mettoit jamais dans cette Chambre. Elle se fesoit un plaisir d'amante de tromper Alexandre & de passer encore une fois pour Laura: C'est pourquoy, elle fit dessein, de garder quelque tems le silence, comme elle avoit fait au jardin, & de s'en divertir. Neanmoins en entrant, il luy prit un certain frisson de tout le coups, & je ne sçay quelle peur, qu'elle

qu'elle fut ſur le point de s'en retourner ſur ſes pas ; mais le Galand, qui l'attendoit, l'ayant priſe par la main, la raſſura un peu. Elle ſe laiſſa conduire, ou il voulut ; & il la mena au fond de la Chambre, où il ne voulut pas perdre de tems, pour ſe ſervir de l'occaſion, & l'embraſſant d'une maniere emportée, quoyqu'en tremblant, il la mit dabord preſque hors d'eſtat de s'en pouvoir deffendre. Cette action parut trop violente à la Sultane, pour eſtre d'un homme comm'Alexandre, Elle s'en deffia, & faiſant un effort pour l'arreſter, aprez luy avoir juſques-là laiſſé faire, Elle reconnut, mais un peu tard, qu'elle s'eſtoit abuſée, & que cét homme n'avoit ni la taille, ni le viſage de ſon Amant, & qu'il falloit, que ce fuſt le Baſſa. Comm'en effet Elle n'en peut plus

plus douter aprez certaines marques, qu'elle trouva en luy. Elle changea de methode, & se mit sur la deffensive. Cette resistance, que le Galand remarqua, aprez les indulgences, qu'on avoit eu du commencement, luy fit bien voir, qu'on s'estoit apperceu de la tromperie, & qu'il ne pouvoit plus se cacher : C'est pourquoy, des lors, il ne mesnagea plus rien, & faisant ses derniers efforts, il rendit ceux de la Sultane inutiles, & vint à bout de son dessein. Gét Amant transporté fut du moins heureux dans ses idées : ce qui prouve assez la puissance de l'imagination, & que nos plus grands plaisirs viennent de là. Je suis bien certain, qu'il n'est point d'Amant mal-heureux, qui ne deust porter envie a son erreur ; & qu'on ne peut pas avoir plus d'obligation au hazard.

Sa

Sa Passion estant ainsi contente, il se retira, sans rien dire à cette belle; qui de son costé gaigna aussi sa Chambre, le plustôt qu'elle peut, depeur que le Passionné Bassa ne revint a l'assaut; Laura, qui avoit esté fort en peine d'elle, fut bien estonnée de la voir entrer en l'estat, ou elle estoit, qu'il fallut, qu'elle se mit sur le lict, où moitié pleurant, moitié riant elle luy raconta l'avanture, qui luy venoit d'arriver. Pour l'Esclave, elle n'en fit que rire; & elle s'attendoit à des suites fort plaisantes, qu'auroit une affaire comme celle-là.

Le Comte, qui avoit esté le soir chez le Bassa, ne l'ayant pas trouvé y retourna le lendemain au matin, pour luy dire la resolution, qu'il avoit prise, sur la proposition qu'il luy avoit faite. Il apprit en entrant, dans l'apparte-

partement qu'il s'estoit trouvé fort mal la nuit, qu'il n'avoit pas dormy du tout, & qu'il avoit fait deffense de ne laisser entrer Personne dans la Chambre: Neanmoins comm'il estoit privilegié par dessus tous les autres, on le laissa passer, & il le trouva dans son lict, qui écrivoit, La mine si triste, & le visage si deffait, qu'il falloit assurement, qu'il eust passé une tres mechante nuit. Il rougit un peu, dabord qu'il vit Alexandre, qui mettant un genoux à terre devant luy. Je viens, Seigneur, luy dit il, vous demender encore une grace. Vous estes le principal autheur, de tout ce que je sens aujour-d'huy d'amour, mon mal-heur veut que vous soyez touché de la même passion, acceptez, je vous supplie, le sacrifice que je vous en fais. Seigneur, je ne veux plus

aimer Laura ; & ſi vous voulez je ne la verray plus. Quelle ſorte d'Amans, juſte ciel ! s'écria le Baſſa en ſoûpirant. Se peut-il, que deux Perſonnes, qui ont commencé de s'aimer avec tant de tendreſſe, ſe puiſſent quitter l'un & l'autre avec tant de facilité ; & que moy qui ne ſuis point aimé, je ne puiſſe pas gaigner la même choſe ſur mon cœur. Parlez, Alexandre, & dites moy ſi c'eſt le degouſt qui vous prend, où ſi vous voulez bien vous faire cét effort pour l'amour de moy. Non Seigneur, luy répondit le Comte, Laura eſt aujour-d'huy auſſi aimable à mes yeux, qu'elle me la paru le premier jour que je l'ay veuë : mais pluſtôt, que vous voir en l'eſtat, où je vous trouve, il n'eſt pas de violence, que je ne ſois capable de me faire, & pour vôtre repos & pour

le

le mien je voudrois ne l'avoir jamais veuë. Cét exemple eſt ſi rare, luy repartit le Baſſa, qu'il faut avoir autant d'eſtime, que j'en ay pour vous, pour vous croire. Cependant vous verrez par ce billet, que je n'ay pas attendu, que vous me l'ayez montré, pour le ſuivre; & que je me ſçay vaincre auſſi à mon tour. C'eſt a Laura, que je l'ecris: liſez le. Vous verrez, que ſi je vous ay fait quelque injuſtice, je m'en ſçay bien punir. Je ſerois faché, qu'un auſſi honneſte homme que vous, ſe ſeparaſt de Nous avec mechante opinion de moy. Le Comte fort eſtonné de ce diſcours, dont il ne comprennoit point le ſujet, aprez une réponſe pleine de Reſpect & de Reconnoiſſance, qu'il fit a ſon cher Patron, prit ce billet, & y lut ces paroles.

Si tout ce qu'on ſent de Paſſion pour une Femme, n'eſt pas capable de me juſtifier du crime, que j'ay commis contre vous, au moins devez-vous me le pardonner, aprez avoir ſouffert dans une nuit, tout ce qu'un cruel repentir a de plus rude, j'en ay encore l'ame toute pleine de douleur & de confuſion ; & ſi en vous donnant la liberté & à vôtre Amant avec vous, je puis reparer en quelque maniere une faute comme celle-là, vous pouvez vous-y preparer ; car vous partirez enſemble dés demain au matin. Adieu ſongez à l'effort, qu'il me faut faire pour cela, qui eſt de m'arracher les deux Perſonnes, que j'ay jamais le plus aimées ; & vous trouverez, que je ne ſuis pas tout à fait indigne de pardon.

Le Comte confus & embarraſſé de la lecture de ce billet, ſi jamais

mais homme l'a eſté, avoit bien de la peine, à cacher le deſordre de ſon ame. Il ſe jetta pour la deuzieme fois à genoux, comme pour le remercier de cette derniere grace, qui auparavant ſon amour auroit eſté ſans doute la plus grande qu'il euſt ſceu deſirer de luy, mais depuis ſa paſſion, le plus grand coup de malheur, qui luy pouvoit arriver. Il voulut le luy cacher par cette action, & deſrober à ſa veuë l'effet, qu'elle ſeſoit ſur ſes ſentimens. Neanmoins le Baſſa le releva, & luy dit, qu'il ne le pouvoit voir en cette poſture, pour un ſujet, ou il avoit plus à ſe plaindre de luy, que de le remercier : Qu'il le ſçauroit tout à loyſir de Laura ; mais que cependant, il n'avoit qu'a s'aller preparer pour ſon voyage, qu'il avoit donné ordre à faire arreſter

un vaiſſeau Chreſtien, qui devoit partir ce jour-là pour l'Italie, & qui le porteroit à Livourne: Que le tems eſtoit fort beau, & qu'il s'embarqueroit le lendemain ſans faute avec Laura, qu'il luy en donnoit ſa parole.

Le Comte, ayant pris ainſi congé de luy, ſortit de la Chambre, l'ame ſi pleine de trouble & d'affliction, aprez la nouvelle qu'il venoit de recevoir, qu'il eut beſoin d'aller chercher un lieu propre pour la ſoulager, & pour entretenir ſes penſées, ſur la reſolution qu'avoit priſe le Baſſa, de luy donner la liberté, & de l'envoyer avec Laura en ſon Pays. Il ne ſçavoit ce qui pouvoit l'avoir obligé a la prendre; & il s'imaginoit bien, ſelon ce qu'il avoit lû dans ce billet, qu'il falloit, que ce Seigneur euſt fait quelque outrage à cette Belle; mais

mais ce n'estoit pas, ce qui l'inquietoit : C'estoit la Sultane, dont il falloit se separer, & luy dire adieu pour jamais. Pour jamais quitter une femme, qu'on aime si tendrement ; la quitter dans le plus fort de sa passion, cela est bien rude, & je ne sçay quel Amant s'y seroit pû resoudre, pour quelle raison que ce fust. Neanmoins la liberté, qui pour un homme, qui sçait, ce que c'est, que d'estre Esclave, & un homme de la qualité d'Alexandre, est quelque chose de si attrayant, le Retour dans sa Patrie, aprez huict où neuf mois d'abscence, les plaisirs de Rome, & la consideration que s'il perdoit cette occasion peut-être qu'il ne la retrouveroit plus de sa vie, tout cela dis-je fesoit un party, que la plus belle & la plus charmante femme du monde n'auroit

pas

pas empeché de prendre à bien d'honneſtes gens; mais les veritables Amans, qui ne conſiderent rien au prix de la ſatisfaction du cœur, meſpriſeront toûjours une liberté comme celle là, qui leur couſteroit trop de larmes. Cependant dans la conjoncture de cette affaire, il n'eſtoit presque pas poſſible à Alexandre de refuſer cette cruelle liberté, puiſque c'eſtoit apparemment, tout ce qu'il pouvoit deſirer, & que le Baſſa la luy donnoit, avec une maiſtreſſe, dont il croyoit, qu'il fuſt paſſionnement amoureux. Quelle raiſon de refuſer un preſent de cette nature, qui couſtoit tant au Baſſa, & qui devoit eſtre ſi charmant pour luy. C'eſtoit ſon deſeſpoir, qu'il voyoit, qu'il n'en pouvoit trouver aucune; & qu'il falloit partir, ſi l'amour, dans ces extremitez favorable aux

Amans, ne le secouroit, & qu'il ne fist changer de sentiment au Bassa, comm'il est fort ordinaire à ceux, qui prennent des resolutions contre ce Dieu. Jamais Esclave ne fit des vœux, pour estre hors de la chaisne, qu'il en fesoit luy, pour le cours de sa captivité, aimant plustôt estre Esclave, pour le reste de sa vie, que de s'esloigner si fort, & pour toûjours, de ce qu'il aimoit mille fois plus, que sa liberté.

Le Bassa, aprez avoir passé encore quelques heures dans son lict à rever, sur la resolution qu'il avoit prise, a laquelle il se vouloit tenir, quoyqu'il en deust couster à son cœur, fit appeller son Aga, a qui il donna les ordres necessaires pour le depart de ces deux Chrestiens, leur faisant porter dans le vaisseau, quantité de provisions & de tres-riches

pre-

presens, qu'il leur faisoit à l'un & à l'autre. Ensuite de quoy, il envoya son premier Eunuque à la Sultane sa femme pour la prier de trouver bon qu'il donnât la liberté a Laura qu'il vouloit renvoyer à son Pays avec Alexandre, pour des raisons, autant importantes pour elle, que necessaires pour luy, & pour le repos de l'un & de l'autre. Ces ordres estant donnez, & la lettre, qu'il écrivoit a cette Esclave, en même tems envoyée, il monta à Cheval, pour aller au Bardou, qui est un maison de plaisance, qu'il avoit à un mille de la ville, d'ou il ne revint, qu'il ne fust minuit, ayant voulu passer tout ce tems là, à se promener solitairement dans ses jardins, pour s'accoustumer à ne voir plus Alexandre, & a n'entendre plus parler de Laura.

Il ne peut dormir de la nuit ;

&

& le matin, ſon Aga luy eſtant venu rendre la réponſe de la Sultane, ſur la priere qu'il luy avoit envoyé faire, pour la liberté de Laura, il la fut dabord porter luy même à Alexandre, qu'il trouva en apparence tout preſt de partir, comm'il luy avoit ordonné, mais au fond & dans le cœur jamais moins diſpoſé, eſperant de moment en moment quelque changement dans celuy du Baſſa. He bien ! Alexandre, luy dit il, il faut nous ſeparer; mais je ne ſçay, comme nous ferons ; parceque la Sultane, qui aime Laura avec la même affection, que je vous aime, malgré tout l'intereſt, que je luy ay fait repreſenter, qu'elle avoit à ce depart, & à le ſouhaitter autant que moy, ne peut s'y reſoudre ; elle m'a envoyé dire ce matin, qu'on luy oſtera pluſtôt la vie,

que

que cette Esclave. Il faudra, que vous voyiez Laura, & que vous luy disiez, qu'il ne tient qu'a elle, d'estre libre & de s'en aller avec vous : car pour moy, puisque je vous l'ay promis, je vous le tiendray. Cependant je feray, encore arrester ce vaisseau, a fin qu'il ne parte pas sans vous. Il y a, Seigneur, luy répondit Alexandre, assez souvent des occasions ; & quand pour contenter, où pour disposer la Sultane à faire cette grace a Laura on luy donneroit encore quelque tems, nous ne vous aurions pas moins d'obligation de la liberté, que vous nous accordez aujour-d'huy. Alexandre, luy repartit le Bassa, les resolutions, comme celle que j'ay prise en vôtre faveur, coustent trop a un cœur comme le mien, pour n'estre pas chancelantes, si l on leur donne du tems.

Ser-

Servez-vous des bons mouvemens, que la Raiſon & l'Equitté m'inſpirent. Je ne vous répons pas, que mes ſentimens ne puiſſent changer. Le depit que j'ay contre la foibleſſe de mon cœur, un outrage un peu cruel que je fis hier a Laura, la honte, que j'aurois de paroiſtre aprez cela devant elle, & le peu d'eſpoir d'en eſtre jamais aimé, ſont les veritables motifs de vôtre bonne fortune. Tout cela eſt encore frais dans mon eſprit : n'attendez pas, qu'il s'efface ; car il n'eſt rien de quoy l'on perde plus facilement le ſouvenir, que du tort que l'on a, & de l'injure qu'on a fait aux autres.

Comm'ils eſtoient à s'entretenir de la ſorte, un grand More, qui ſervoit de pourvoyeur au Comte, & qui avoit couſtume de luy apporter tous les matins ſa

provision du serrail, où on l'alloit prendre, entra tout d'un coup dans la Chambre avec sa grand' Corbeille sur la teste, ne croyant pas, sans doute, que le Bassa fust avec luy. Il voulut dabord retourner sur ses pas ; mais ce Seigneur luy fit signe avec la main de demeurer ; & il n'avoit garde de luy desobeïr : sibien qu'il mit la Corbeille à terre, qui paroissoit assez pesante, & se retira en même tems. Le Bassa, par pure curiosité, eut envie, de voir, ce qu'on envoyoit à Alexandre, pour manger ; & dit à un More, qu'il y avoit dans la Chambre, de lever le couvercle de cette Corbeille : ce que celuy-cy ayant fait, on trouva, pour toute provision, une femme assez plaisemment ramasseé, & qui se cachoit sous son Barnus, pour n'estre pas connuë ; mais ses habits à la Chrestienne,

que le Baſſa & Alexandre avoient déja vû à Laura, ne les laiſſerent pas un moment en doute l'un & l'autre, que ce ne fuſt elle même. La ſurpriſe du Roy fut dabord grande ; mais ſe prenant enfin à rire, j'avoüe, dit il au Comte, que l'invention eſt rare ; & qu'elle paſſe l'eſprit des femmes de ce Pays. C'eſt l'Amour qui l'a trouvée, & qui eſt le pere des inventions. Il eſt certain, au moins, qu'il ne pouvoit rien faire de plus à propos, pour le deſſein que nous avons. Mais ne verrons-nous point, adjoûta-t-il, la proviſion toute entiere. Madame, vous eſtes icy entre les deux meilleurs amys, que vous ayez, & vous ne devez pas faire de façon, pour vous faire voir. En ſuite de cês paroles il s'approcha de cette belle, & la voulut prendre par le bras, pour luy ayder à ſe lever ;

mais elle s'en deffendit & le repoussa. Je vois bien, Madame, luy dit il, que vous ne m'avez pas encore accordé le pardon, que je vous ay demendé. J'avoüe, que l'offense est trop grande pour en revenir si tôt : mais vous allez partir ; & du moins ne faudroit il pas, nous separer, sans estre bons amys : car ce seroit pour moy un regret eternel, de vous voir sortir de ce Pays avec cette haine dans le cœur. Ne refusez pas cette grace, continua-t-il en luy tendant la main, à un homme, qui est au desespoir, de vous avoir offensée, & qui s'en punit luy même assez cruellement, pour n'estre pas necessaire d'y adjoûter encore cette derniere cruauté. Pour tout cela le Bassa n'avença rien, au contraire, elle se cachoit plus que jamais, & se fortifioit dans cette Corbeille, pour qu'on
ne

ne la peust voir. Il ne la voulut pas presser davantage; mais s'adressant à Alexandre, il luy dit, que c'estoit à luy, à faire cette Paix; & à prier Laura, qu'elle voulust bien se laisser voir un moment, puisque c'estoit pour la derniere fois. Le Comte trouvoit fort mauvais, qu'elle en fist tant de difficulté, envers un Seigneur, à qui elle avoit trop d'obligation quand elle auroit eu le plus grand sujet du monde, d'estre fachée contre luy, pour s'en pouvoir deffendre dans une pareille conjoncture. Mais outre cette raison, il avoit un interest particulier à la presser, de se montrer: car c'estoit sa derniere ressource; & il esperoit, que peut être le Bassa la voyant, sa tendresse, au moment d'un si cruel depart, reprendroit feu plus que jamais, & luy feroit changer de resolution. Il fut, dans cette

penſée, auprez d'elle ; & luy dit toutes les raiſons, qu'il peut trouver, pour l'obliger à ſe raccommoder avec le Baſſa, & à ſe laiſſer voir un moment à luy, ſans la pouvoir jamais perſuader. Il n'en receut pas ſeulement un mot de réponſe, de quoy un peu fâché, aprez l'avoir priſe deux ou trois fois par le bras, pour la faire lever, il fut ſur le point, de luy oſter ſon Barnus par force. Il l'en menaça même ; mais le Baſſa ne le voulut pas ſouffrir ; & luy dit de ne la contraindre pas davantage, qu'elle avoit aſſez à ſe plaindre, ſans luy vouloir faire, pour l'amour de luy, de nouvelles violences. Profittons ſeulement du tems, continua-t-il, & puis qu'elle eſt icy toute portée, & qu'il n'y a plus qu'a vous embarquer, achevons, ce que nous avons entrepris. L'occaſion eſt la plus belle du monde. Je crois, que

que Laura ne ſera pas fâchée, de ſortir d'un Païs comme celuy-cy, & d'en ſortir, pour vous ſuivre. Apparemment la Sultane dort encore : n'attendons pas, qu'elle ſoit éveillée. Il faut faire porter tout à l'heure Laura, comm'elle eſt dans cette Corbeille, au vaiſſeau. Vous l'accompagnerez ; & dabord que vous y ſerez arrivé, vous ferez mettre à la voile. Pour moy, j'iray paſſer le reſte de la journée au Bardou ; & donneray les ordres neceſſaires à fin que, ſi la Sultane vient à s'appercevoir de l'abſcence de Laura, & à ſçavoir, qu'elle luy ſoit eſchappée, elle ne faſſe courir aprez elle, pour l'arreſter. Aprez luy avoir dit cela, il envoya un More au Port, avec ordre d'y faire tenir une Chaloupe preſte, pour porter Laura & Alexandre à ce vaiſſeau Chreſtien, qui eſtoit à la Goulette. En ſuite de quoy, il envoya chercher ſon Capitaine des Gardes, à qui il dit,

dit, d'accompagner le Comte ; & de faire porter avec luy cette Corbeille par deux Mores, à qui il recommenderoit d'en avoir ſoin.

Tous ces ordres eſtant donnez, & n'y ayant plus rien à faire, qu'a dire adieu à ſon cher Alexandre, il l'embraſſa avec les larmes aux yeux, & l'ayant accompagné luy même juſqu'a la Chaloupe, il s'en alla delà, comm'il avoit dit, au Bardou, l'ame toute pleine de regrets & de douleur. Le pauvre Comte eſtoit bien plus à plaindre. Il n'eut pas beaucoup de peine, à luy teſmoigner le deſplaiſir, qu'il avoit de ſe ſeparer de luy ; mais il eſtoit ſi grand, à l'egard de la Sultane, laquelle il auroit voulu voir du moins encore une fois, qu'il ne ſentoit guere, celuy qu'il devoit à l'adieu d'un homme, à qui il avoit tant d'obligation. Son cœur fut ſi ſerré, depuis qu'il vit, qu'il n'y avoit plus d'eſperence, & qu'il falloit partir,

qu'il

qu'il ne peut plus exprimer une ſeule parole. Ses larmes luy couloient des yeux dont le bon Baſſa, que s'en feſoit honneur, eſtoit extrememement touché ; & ſe ſavoit bon gré, de s'eſtre vaincu pour un homme, qui n'en eſtoit pas ingrat, & qui l'aimoit veritablement. Enfin il le vit embarquer, & luy dit le dernier adieu. L'affligé Comte eſtoit ſi accablé de douleur, que depuis le Port juſqu'a la Goulette, donnant un peu plus de liberté a ſon cœur, qu'il n'avoit ozé faire en la preſence du Baſſa, il dit des choſes ſi pitoyables, en regardant la ville, que le Capitaine des Gardes & les autres, qui l'accompaignoient, en eſtoient extrememement eſtonnez & attendris. Par bon-heur ils n'entendoient pas l'Italien ; mais ſes geſtes, ſes larmes, ſes regards & la couleur de ſon viſage, tout marquoit en luy une triſteſſe & une

affliction,

affliction, dont ils n'avoient jamais veu de pareilles.

D'abord qu'il fut arrivé au vaisseau, il se jetta sur un lict, si fort hors de luy même, qu'il ne songeoit pas seulement à sa Corbeille ; mais le Capitaine des Gardes prit ce soin-là pour luy, & la luy fit porter dans sa Chambre. Aprez quoy il prit congé de luy, & ayant dit au Capitaine du vaisseau de se mettre à la voile, il descendit dans sa Chaloupe, & s'en retourna à Tunis. Ce fut alors qu'Alexandre, se trouvant seul dans cette Chambre, s'abandonna au torrent de sa douleur. Ah Destins ! s'écria-t-il, injustes Destins ! Que vous ay-je fait ? pour me traitter si cruellement ; pour m'arracher d'auprez d'une Personne, sans laquelle je ne savrois vivre. Ah ma Sultane ! ma chere Sultane ! faut il que je vous laisse, faut il que je m'esloigne de vous,

pour

pour toûjours. Pour toûjours, reprit il en se levant? Ah ciel! faisons nous plustôt porter à terre; nous trouverons assez de pretextes auprez du Bassa. Fions nous davantage à l'Amour, qu'a la Fortune: Elle ma trahy: & quoyqu'il puisse arriver, je ne puis, que mourir, & j'aime encore mieux que ce soit auprez de ce que j'aime, que d'une si cruelle abscence. En achevant ces paroles, il voulut voir, si l'on estoit encore a l'ancre; & il trouva qu'on estoit dêja bien loin de terre, & qu'avec le vent favorable qu'ils avoient, à peine voyoit on encore la Goulette. Quel desespoir fut le sien! He bien mon cœur, dit il, il n'y a plus de remede, il faut perir? Chere Sultane, adjoûta-t-il, en prenant son espée, voy si je suis coupable dans cét esloignement! & reçois le sacrifice, que je te fais de ma vie. Il tira

alors

alors ſon eſpée, & s'en alloit percer les flancs, quand tout d'un coup, la Perſonne, qui eſtoit dans cette Corbeille, & qui avoit eſcouté juſques-là, tout ce qu'il avoit dit, ſe jetta ſur luy, pour l'empêcher de paſſer outre. Laiſſez moy, Madame, luy dit il, laiſſez moy finir une vie, qui ne peut eſtre que mal heureuſe, eſloigné, de tout ce que j'aime. Ah cher Alexandre! luy dit cette Dame en l'embraſſant de toute ſa tendreſſe, ſans en pouvoir dire davãntage, de la joye qu'elle avoit. Le Comte trouvant d'abord quelque difference, malgré le trouble & le tranſport où il eſtoit, de cette voix à celle de Laura, regarda, par derriere luy la Dame, qui le tenoit ainſi embraſſé. Mais quel eſtonnement! Quelle charmante ſurpriſe, pour un cœur comme le ſien, en l'eſtat ou il eſtoit, de voir, que c'eſtoit la Sultane même.

F I N.

er
la
r-
.-
a
r
y
ii
,
a
e